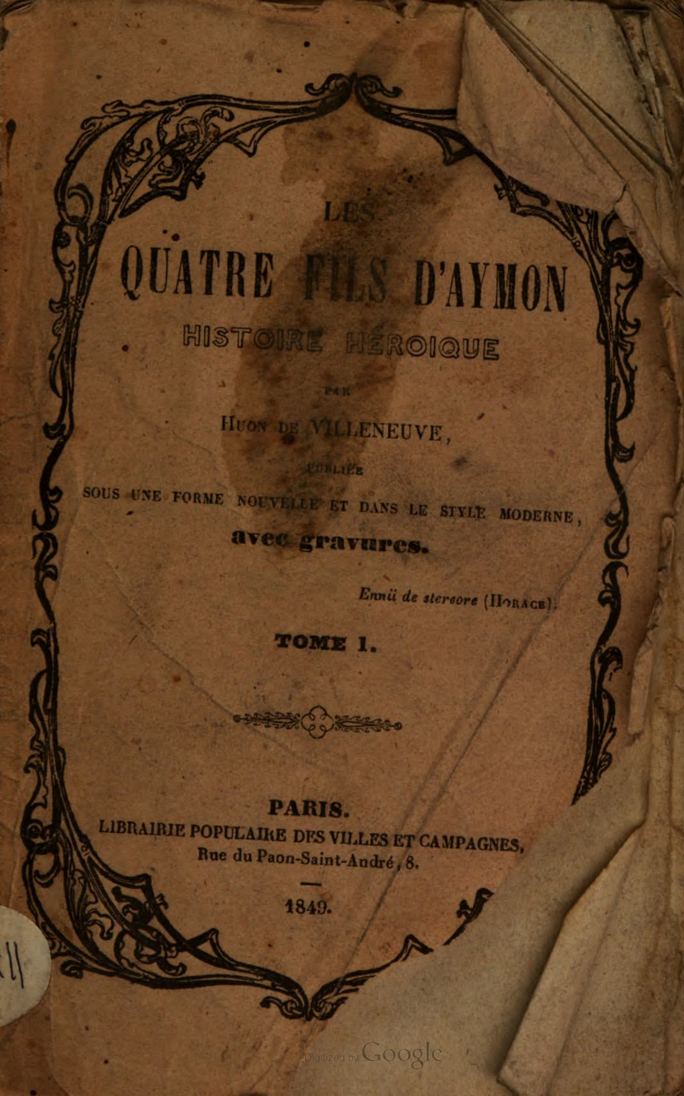




LES

QUATRE FILS D'AYMON

HISTOIRE HÉROIQUE

PAR

Huon de Villeneuve,

PUBLIÉE

SOUS UNE FORME NOUVELLE ET DANS LE STYLE MODERNE,

avec gravures.

Ennii de stercore (Horace).

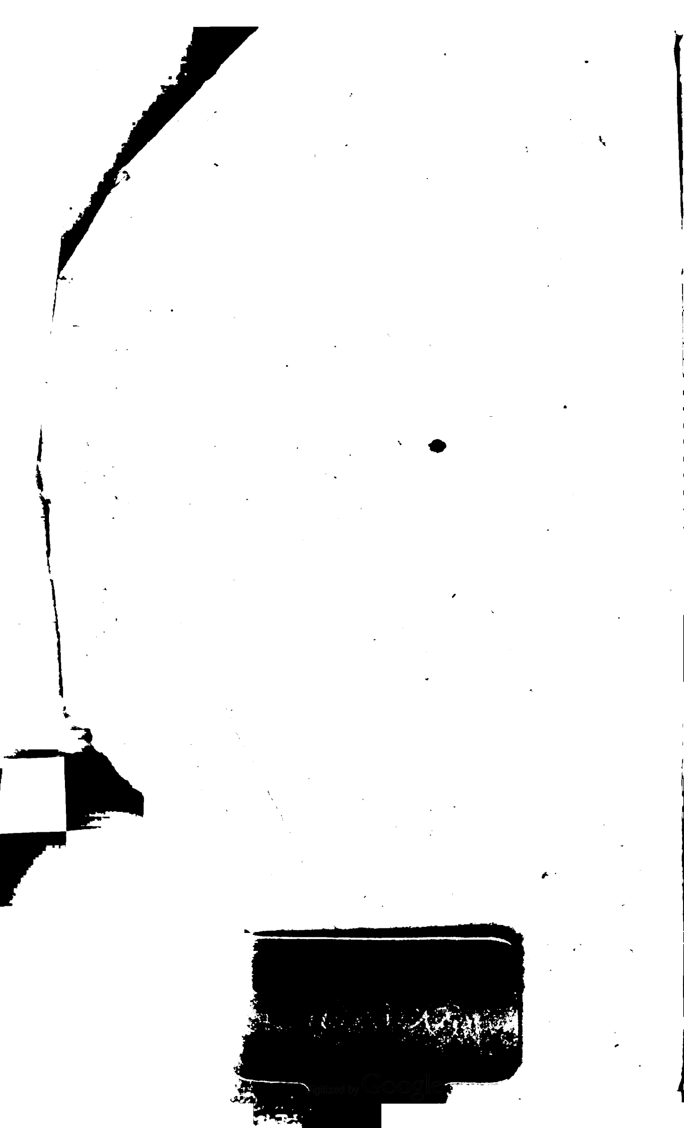
TOME 1.

PARIS.

LIBRAIRIE POPULAIRE DES VILLES ET CAMPAGNES,

Rue du Paon-Saint-André, 8.

1849.



LES
QUATRE FILS D'AYMON.

TOME PREMIER.

Poissy. — Typographie Arbieu.



LES

QUATRE FILS D'AYMON,

HISTOIRE HÉROIQUE

PAR

HUON DE VILLENEUVE,

PUBLIÉE

SOUS UNE FORME NOUVELLE ET DANS LE STYLE MODERNE;

avec gravures,

TOME PREMIER.



PARIS,

Librairie populaire des villes et des campagnes.

Rue du Paon-Saint-André, 8.

1850.

LES QUATRE FILS D'AYMON.

Charlemagne, après une guerre longue et sanglante, venait de triompher des Sarrasins, dans une dernière bataille où leur chef était tombé sous ses coups. Au milieu d'une cour brillante, il recueillait le fruit de ses succès, l'amour de ses peuples et les hommages des étrangers, dont les plus distingués accouraient à Paris, devenu le séjour des arts, du luxe et de la politesse.

Le trône impérial était illustré par les douze pairs de France, et par une foule de vaillants guerriers, parmi lesquels on distinguait le duc

Aymon, prince des Ardennes, et ses quatre fils, Renaud, Allard, Guichard et Richard. Renaud, par la hauteur de sa taille et les grâces de sa personne, passait pour le plus bel homme de son temps.

Charlemagne ayant assemblé ses chevaliers et barons à une des fêtes de Pentecôte, il leur parla en ces termes : « Généreux chevaliers dont la valeur a fait mordre la poussière au fier Sarrasin et rejeté loin de nos frontières cette nation infidèle et barbare, c'est à vous que je dois mes rapides succès. Suppléant au nombre par la vaillance, vous avez comblé le vide qu'ont laissé dans nos rangs d'orgueilleux vassaux ; Gérard de Roussillon, ses deux frères, le duc de Nanteuil et surtout le duc de Beuves, sont restés sourds à mon pressant appel et à la voix de l'honneur. Si ce dernier, le plus obstiné de tous, résiste à mes nouvelles sommations, j'irai le punir dans sa capitale où je porterai le fer et le feu, je ne ferai grâce ni à lui, ni à sa femme, ni à Maugis son fils. »

Naimes de Bavière, le Nestor de la cour de Charlemagne, lui représenta qu'il serait prudent d'envoyer d'abord près du duc d'Aigremont, un homme capable de le rappeler à ses devoirs méconnus, et que cet expédient aurait peut-être l'avantage de prévenir une guerre juste mais toujours fatale aux peuples.

Charlemagne approuva cette proposition, mais en vain attendit-il que quelque chevalier se présentât pour remplir le message ; d'Aigremont était craint, presque tous les guerriers étaient ses parents, et le prince des Ardennes était son cousin.

Alors l'empereur appelant Lothaire, son fils, lui dit que ne pouvant s'abaisser à demander lui-même à son sujet raison de sa révolte, il lui remetterait le soin de tirer vengeance d'une injure qui lui était commune; qu'il ne voulait point lui dissimuler le danger de l'entreprise : que Beuves était cruel et perfide, mais que sa qualité de fils de souverain, sa bravoure et une escorte de cent chevaliers d'élite, lui garantissaient le succès. Allez donc, ajouta-t-il, annoncer à ce rebelle que si dans trois mois il ne s'est pas soumis à mes ordres, il aura à regretter amèrement l'outrage fait à ma puissance.

Lothaire s'inclina, choisit ses compagnons, et le lendemain il alla prendre congé du roi, qui ne put retenir ses larmes en l'embrassant, comme s'il eût prévu le sort qui l'attendait.

Le duc d'Aigremont informé par ses espions du départ de Lothaire, assembla son conseil, non pour le consulter sur le parti à prendre, mais sur le degré de mépris qu'il était décidé à témoigner aux ordres qu'on lui imposait.

Un vieux et sage chevalier de la cour de Beuves, appelé Béon-le-Juste, fut d'avis que l'on reçût avec respect le fils de Charlemagne. Le duc jeta sur lui un regard d'indignation, mais le chevalier, sans se déconcerter, reprit ainsi : « Seigneur, « un souverain doit se respecter dans ses semblables ; quant à soutenir par les armes votre refus « d'obéir, je sais que vos sujets verseront, jus» qu'à la dernière goutte de leur sang pour vous « défendre ; mais la valeur la plus éprouvée doit « céder au nombre, et si vous êtes vaincu, quelle » grâce pouvez-vous espérer d'un souverain cour« roucé, qui vous traitant en rebelle...... » Le duc l'interrompit avec fureur, et le menaça du plus cruel supplice. La duchesse, la larme à l'œil, et tombant aux genoux de son mari, le conjura en vain de prêter l'oreille aux conseils de ses véritables amis. Le duc jura que non seulement il n'obéirait point, mais que si Lothaire osait le menacer, il s'en vengerait de la manière la plus sanglante.

Le château d'Aigremont était situé sur un rocher inaccessible, entouré d'un mur impénétrable et de hautes tours, un fleuve coulait au pied de ses remparts; sa situation et sa force ne laissaient craindre à ceux qui le défendaient que la famine. Lothaire n'avait jamais vu de forteresse

si redoutable. Mais bien résolu de remplir sa mission avec exactitude, et de ne pas souffrir impunément le moindre outrage, il se présenta devant le château d'Aigremont, où il fut aussitôt introduit avec ses cent chevaliers : on le conduisit au palais qui était rempli des troupes. Le duc l'attendait sur un trône, ayant à ses côtés la duchesse et son fils. Lothaire le salua et lui dit : « Charlemagne qui connaît votre valeur, est « étonné du refus que vous faites de lui don- « ner le secours que vous lui devez ; il m'envoie « pour vous demander le motif de ce refus. Sa « bonté ne lui a pas permis d'en venir avec vous « aux dernières extrémités, sans s'être bien assuré « de vos vrais sentiments. S'ils sont tels qu'il le « désire, il est prêt à tout oublier et à vous ren- « dre son amitié. Si au contraire vous persistez « dans votre désobéissance, attendez-vous à une « guerre qui ne finira que par la ruine de vos « sujets ; et peut-être par celle de toute votre fa- « mille. Le roi vous annonce donc par ma bou- « che, qu'il attend une réponse positive. »

Le duc d'Aigremont frémit de colère ; il jura de nouveau qu'il n'obéirait point à Charlemagne, que dès ce moment il lui déclarait la guerre, puis regardant Lothaire avec un mépris insultant : « Malheur, dit-il, à l'insensé qui s'est chargé de l'ordre de Charles, jamais il ne lui rendra compte

de sa mission. — Malheureux prince, s'écria Lothaire, tu cours à ta perte ; songes-tu que je suis le fils de ton roi, et que c'est dans ta propre cour que tu m'outrages? Beuves, sois plus jaloux de ta gloire ; songe que ton nom passera aux races futures, pour effrayer ceux qui seraient tentés de te ressembler. »

Beuves, dont la colère était à son comble, ordonna à ses chevaliers d'arrêter Lothaire. Consternés de cet ordre, ils mirent cependant tous l'épée à la main. Ceux du jeune prince vinrent à son secours : bientôt le sang ruissela dans la salle. Au bruit des armes et aux cris des combattants, le peuple s'assemble autour du palais ; les chevaliers français en défendent l'entrée, et donnent la mort à tout ce qui se présente. Lothaire vendait chèrement sa liberté : il venait de jeter aux pieds de Beuves un chevalier qui l'attaquait. Beuves voulut venger sa mort; Lothaire vole, l'atteint, le Duc chancelle et tombe ; mais sa chute même le sauva. Furieux à la vue de son sang, il se relève, monte sur les marches de son trône, et profitant de l'avantage du terrain, il s'élance sur le jeune prince qu'entourait la foule ; il lui porte un coup si terrible, qu'il l'étend à ses pieds ; et pour mettre le comble à sa félonie, il lui coupe la tête de sa propre main. Il ne restait plus que vingt chevaliers français. D'Aigremont en fit égorger dix

en sa présence, et consentit à laisser la vie aux dix qui restaient, à condition qu'ils se chargeraient de reporter à leur roi le corps de son fils, et de lui dire que c'était ainsi que le duc d'Aigremont recevait ses menaces.

Cependant Charles était inquiet de ne pas recevoir des nouvelles de son fils : Aymon essayait de le consoler. Charlemagne connaissait sa fidélité, et pour se l'attacher encore davantage, il lui ordonna de faire venir ses quatre fils, afin de les armer chevaliers. Aymon obéit, et le lendemain il les présenta au roi, qui fut surpris en voyant une aussi belle famille.

Charles se fit apporter les armes du roi de Chypre, qu'il avait tué de sa propre main devant Pampelune, et les donna à Renaud comme au plus brave. Oger le Danois, son parent, lui chaussa les éperons, et le roi lui donna l'accolade. Renaud monta devant lui sur Bayard, ce coursier unique, qui sans se fatiguer faisait dix lieues d'un seul trait.

Lorsque les quatre frères eurent reçu l'ordre de chevalerie, le roi fit publier un tournoi dans lequel tout l'honneur du combat demeura aux quatre fils Aymon, et surtout au plus vaillant, Renaud. Charles, dans l'admiration, voulut qu'à l'avenir ce jeune héros combattit auprès de lui, et Renaud jura à Charlemagne une fidélité à toute épreuve, pour ses frères et pour lui.

Un jour que l'empereur tourmenté de l'absence de son fils, communiquait ses inquiétudes à Naimes, en se promenant sur les bords de la Seine, ils virent de loin un chevalier couvert de deuil : Charles, qui le reconnut pour l'un des compagnons de Lothaire, pâlit : « Ah! Naimes, s'écria-t-il, mon fils n'est plus; malheureux, c'est moi qui l'ai assassiné! ne devais-je pas connaître le perfide d'Aigremont? » Le chevalier s'approcha, le visage encore couvert de sang, et pouvant à peine parler. Il annonce à son maître la mort de Lothaire, et autant que ses larmes et ses sanglots peuvent le lui permettre, il raconte tout ce qui vient de se passer à la cour du duc; il n'a pas encore fini son discours, qu'il tombe et expire aux pieds de Charles.

L'empereur, qui ne peut résister à ce spectacle, se jette dans les bras d'Oger le Danois, il inonde son sein de ses larmes en invoquant la mort. Le duc de Bavière embrasse les genoux de son maître. « Ah! sire, dit-il, après cet événement funeste, nos regrets et nos plaintes ne sont qu'un témoignage inutile de notre amour : les arrêts du ciel sont irrévocables, la mort se rit de nos cris impuissants. Ce ne sont pas les angoisses d'une âme sensible que demande votre fils; c'est le courroux d'un souverain envers lequel on a violé les droits de la nature et des nations : cour-

rons aux armes; il n'est pas question de vaincre, il ne s'agit que de punir.»

Ces paroles embrasèrent le cœur de Charles; et sortant de la léthargie et de la douleur, il ordonna à tous ses chevaliers et à tous ses courtisans de se disposer à marcher au-devant des tristes restes de son fils, que ses chevaliers apportaient; Charles l'arrosa de ses larmes et jura de le venger; il voua une haine implacable à Beuves, et remit le cercueil aux seigneurs de sa suite, qui le portèrent eux-mêmes dans le tombeau des rois, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

Le roi s'en retournait tristement à Paris avec quelque-uns de ses plus zélés courtisans, lorsqu'un chevalier vint l'avertir du départ d'Aymon et de ses quatre fils. Charles en fut indigné; sa juste haine pour d'Aigremont ne lui permit pas de songer qu'Aymon était le frère de son ennemi, il les enveloppa l'un et l'autre dans la même proscription. Dans sa fureur, il traita les quatre chevaliers d'ingrats et de perfides; il se fit raconter ensuite jusqu'aux moindres circonstances de leur défection.

« Lorsqu'Aymon, lui dit le chevalier, a été instruit de la trahison de Beuves, son frère, et de la mort déplorable de Lothaire, il a assemblé ses enfants et leur a dit, la larme à l'œil. «O mes amis! la honte dont mon frère me couvre, me jette dans



la situation la plus accablante. Charlemagne justement irrité va rassembler contre l'assassin de son fils les forces les plus redoutables. Quel parti pouvons-nous prendre dans une circonstance aussi délicate? La justice est pour Charles ; mais les liens les plus sacrés nous unissent au plus coupable. Quelque parti que nous embrassions, nous ne pouvons éviter les reproches de notre conscience et de l'honneur.»

Alors, continua le chevalier, Renaud a proposé un troisième parti, celui d'une entière neutralité. « Le duc d'Aigremont, a-t-il dit, ne peut trouver mauvais que nous ne le secourions pas. Il sait ce que nous devons à notre roi, et son crime est trop atroce pour qu'il ose se plaindre de notre inaction.» Allard et Guichard se sont rangés à cet avis et ils sont tous partis pour les Ardennes.

Ainsi parla le chevalier; le roi jura de se venger d'eux, et leur voua la même colère qu'à leur père.

Cependant Edwige, l'épouse d'Aymon, était accourue au-devant de lui; elle embrassa tour-à-tour les quatre chevaliers et leur père. Aymond lui raconta ce qui venait de se passer à Aigremont et la résolution qu'ils avaient prise de ne soutenir ni la félonie de Beuves, ni le juste ressentiment de Charles.

Edwige, alliée à la maison de France et à celles

d'Aigremont ne put s'empêcher de fremir de la déloyauté du duc; et malgré tout l'amour qu'elle avait pour son époux: «Il me semble, lui dit-elle; que toutes sortes de motifs devaient vous engager à suivre le parti de l'empereur, il est notre roi et le bienfaiteur de nos enfants. Vous manquez à la foi et à la reconnaissance que vous lui devez : vous ne devez pas douter qu'après avoir ravagé les états de Beuves, il ne tourne ses armes contre les parents de l'assassin de son fils. En vain les liens du sang vous unissent au perfide; est-il des liens qui puissent unir le crime et la vertu? En violant le droit des gens, respecté des peuples les plus barbares, en outrageant votre roi, en l'assassinant dans la personne de son fils; Beuves a-t-il commis un moindre attentat? Que serait-ce encore si, ce que je ne puis croire, la fortune favorisant le crime d'Aigremon était vainqueur? Ah! mes chers enfants, quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire en voyant votre roi à la merci du bourreau de Lothaire? Croyez-moi, retournez sur vos pas et servez votre maître.

Aymon adorait Edwige; il fut sensible à ses reproches : ses quatre fils consternés étaient sur le point de reprendre le chemin de Paris; mais la tendresse de leur mère affaiblissant son courage, elle les arrêta, et leur demanda de lui donner encore quelques jours.

Cependant Charles ordonnait les préparatifs de la guerre. Il avait renvoyé dans leurs terres la plupart de ses barons et de ses chevaliers, afin qu'ils rassemblassent leurs vassaux sous leurs bannières : il les avait ajournés au champ de Mars pour le 15 du mois de mai suivant. Le duc d'Aigremont ne tarda point à être informé des projets de Charles. Il invita tous ses parents à se joindre à lui, Gérard de Roussillon et le duc de Nanteuil ses frères, firent des levées considérables. Il n'attendit pas que Charles fût entré en campagne; l'orgueil l'aveuglait trop pour lui permettre de l'attendre dans son château d'Aigremont.

Dès que les troupes de Charles furent rassemblées, il fit lui-même la disposition de l'ordre de bataille. Son avant-garde, composée de quarante mille combattants, était sous les ordres de Richard; de Galerand de Bouillon, de Gui de Bavière, de Nemours, Oger et Estonville. Charles était au centre, et Naimes faisait l'arrière-garde.

Le jour que l'armée se mit en marche, un homme d'armes accourant à toute bride demanda à être conduit à Charlemagne, l'avertit que l'armée ennemie avait pénétré au centre de la Champagne et formé le siége de Troyes, que Beuves pressait beaucoup.

Charlemagne se félicita de trouver le duc d'Aigremont en campagne, il fit dire à Naimes, à

Bouillon et à Godefroi de Frise, de faire marcher promptement leurs divisions. Trente mille combattants de l'avant-garde firent halte à une demi-lieue de le ville, jusqu'à ce que toute l'armée eût rejoint. Oger, qui portait l'oriflamme, fit savoir au commandant de la place que Charlemagne était à portée de le secourir.

Bientôt l'avant-garde de Breuves, commandée par Gérard de Roussillon, rencontra celle de l'armée française. Les deux armées étant arrivées, s'arrêtèrent un moment et firent leurs dispositions. Dès qu'elles furent rangées en bataille, Gérard saisit son enseigne et fit son cri; sa troupe accourut. Oger donna l'impulsion à ses soldats, et le combat devint furieux; en un moment la terre fut couverte de membres épars, de casques fracassés, de débris d'armures; le sang ruisselait de tous côtés. Breuves voit son frère en danger, il s'élance, frappe Oger de Péronne, et le laisse sans vie. Auteuil vient au secours de Breuves, et les trois frères, suivis de leurs meilleures troupes, se précipitent sur les escadrons du roi. Les Poitevins, les Allemands, les Lombards leur opposent un mur impénétrable. Richard de Normandie est à leur tête. Un chevalier, ami particulier de Gérard de Roussillon, veut pénétrer dans le bataillon des Poitevins, Richard, qui le voit venir, l'attend et le perce d'outre en outre

d'un coup de lance. Gérard veut le venger; mais Nanteuil l'arrête, et lui fait observer qu'ils ont à combattre tout le corps que le roi commande. Comme ils délibéraient, Galerand de Bouillon tue à leurs yeux un de leurs neveux. La fureur emporte Gérard, qui fait avertir le duc d'Aigremont. Il vient avec de nouvelles troupes, et rencontre celles du roi. La mêlée devint générale, la fureur combattait contre la rage; mais la fureur de Charles était éclairée par la prudence. Breuves frappa Gauthier de Croismar, et du même coup perça son écu, son armure et son corps. Richard de Normandie attaqua d'Aigremont; leur combat fut terrible; la même ardeur de vaincre les animait l'un et l'autre. La haine qui transportait d'Aigremont ne lui laissait pas assez de réflexion pour se défendre. Richard perça son bouclier et le blessa. D'Aigremont bat en retraite. Richard se félicite déjà d'avoir trouvé l'occasion de venger la mort de Lothaire : il le presse, saisit un moment favorable, et lui porte un coup si terrible, qu'il croit l'avoir tué; mais le coup tombe sur le casque d'acier de Beuves, glisse le long de son armure et atteint la croupe de son cheval, de sorte que d'Aigremont alla mordre la poussière. C'en était fait de lui si Richard eût pu descendre de son cheval avant que son ennemi ne se fût relevé avec le secours de quelques che-

valiers, qui exposèrent leurs jours pour sauver les siens.

Charlemagne rassemble autour de lui Oger le Dunois, Naimes, Bouillon, Hoël du Mans, Léon de Frise, l'archevêque Turpin, Estouville, et plusieurs vaillants chevaliers. « Amis, s'écrie-t-il, vengez votre roi, son affront rejaillit sur vous : que d'Aigremont et ses frères ne nous échappent point » En même temps il met sa lance en arrêt, court sur Gérard de Roussillon et le renverse. Sa mort était assurée si ces frères ne fussent venus à son secours. Oger prit un des chevaliers de la suite de Gérard pour Gérard même, lui fendit la tête jusqu'au gosier, et chaque moitié tomba sur chacune de ses épaules. Richard frémit et commença à craindre pour lui-même. Beuves, non moins étonné, osa prier le ciel de le sauver et de ne pas permettre qu'il tombât entre les mains du roi. Le ciel exauce quelque fois les vœux des méchants; mais c'est pour punir avec plus de sévérité, et le secours momentané qu'il leur prête n'est qu'un piége qu'il tend à leur imprudence.

Le jour était sur son déclin; les deux armées étaient également fatiguées; celle du duc d'Aigremon battait en retraite, et les Français, contents d'avoir gagné la bataille, ne se mettaient point en peine de poursuivre les fuyards. Charles, qui sa-

vait qu'ils ne pouvaient pas lui échapper, fit cesser le combat.

Gérard s'était retiré dans sa tente; il maudissait le jour où son frère porta une main téméraire sur le fils de son roi. Beuves, le visage couvert de sang, vint auprès de lui, soutenu par deux chevaliers. Il commençait à sentir des remords; mais il n'osait le faire paraître. Gérard, qui le croyait blessé mortellement, l'embrassa en soupirant; car, quoiqu'il détestât le crime de son frère, ses jours ne lui étaient pas moins précieux. Ils envoyèrent chercher leur frère Nanteuil et les principaux seigneurs de leur parti.

Gérard leur exposa la situation de l'armée, les fautes qu'on avait faites, les manœuvres qui avaient le mieux réussi, ce qu'on pouvait espérer ou craindre de la bataille qu'on se disposait à livrer le lendemain. Par le rapport des espions, Gérard avait appris où était précisément la tente de l'empereur, et quoiqu'elle fût gardée par Naimes, et par Oger, il se flattait d'y pénétrer; il connaissait un sentier qui pouvait y conduire en égorgeant deux sentinelles. Il est vrai qu'il fallait tromper une garde avancée, mais il en donnait des moyens infaillibles. Il proposa donc, ou de surprendre Charlemagne dans sa tente, ou d'attaquer les Français au milieu de la nuit, et de profiter du désordre pour mettre le feu dans leur camp.

Après avoir ainsi parlé, Gérard demanda l'avis du conseil et commença par le duc. « C'en est fait, mon frère, dit Beuves, ma défaite a dissipé mon ivresse ; j'ai trop longtemps écouté mon orgueil. J'aime le sentiment qui vous inspire ; votre amitié pour moi, le courage qui vous anime, vous font voir les entreprises les plus difficiles comme si elles étaient les plus simples. Vous proposez de surprendre le camp ; mais quand l'exécution de ce projet serait aussi facile que votre courage vous l'a fait croire, ne resterait-t-il pas toujours aux Français assez de troupes à opposer au nôtres ? Il ne nous reste d'autre parti à prendre, vous le dirai-je, et pouvez-vous croire que le fier duc d'Aigremont ait pû le concevoir ? c'est d'implorer la générosité du vainqueur. »

Cet avis surprend l'assemblée on garde un morne silence. Beuves qui connait la grande âme de l'empereur, offre de se livrer lui-même pour sauver ses sujets. On s'oppose vainement à ce dessein : il nomme trente des principaux seigneurs de la cour, leur donne des instructions et les envoie vers Charles.

Au point du jour, dès que le rois eût rangé son armée en bataille, les envoyés de Beuves se firent introduire dans la tente royale : ils se prosternèrent aux pieds du vainqueur en implorant sa miséricorde : « Sire, s'écrièrent-ils, en frappant la

terre de leur front, quelque horreur que le nom de Beuves doive vous inspirer, quelque haine qui vous anime contre lui, c'est lui-même qui nous envoie, non pour vous demander sa grâce, il sait trop qu'il s'en est rendu indigne; mais pour demander celle d'un peuple infortuné qui n'est point complice de son crime. Loin de se soustraire à votre vengeance, il offre de venir se mettre lui-même avec ses frères entre vos mains; ordonnez, « Sire, il viendra lui-même au-devant des bourreaux, et il gardera comme une faveur de prendre la vie, s'il peut sauver à ce prix ses malheureux sujets. »

Charlemagne frémit en entendant prononcer le nom du perfide : il détourna la vue avec horreur et garda un profond silence; mais le rompant tout-à-coup : Le barbare! s'écria-t-il, son sang et celui de ses sujets me rendront-ils mon fils? Et que m'importe le supplice d'un monstre! C'est à l'univers que je dois l'exemple de sa mort. Il viendra, dites-vous, se mettre entre mes mains, et donner sa vie pour le salut du peuple! Le lâche! un projet aussi généreux n'a pu être conçu par l'assassin du fils de son roi; c'est quelque nouvelle trahison qu'il médite, sous l'apparance d'un sacrifice digne d'un cœur plus magnanime que le sien. »

Charlemagne fit sortir les députés et appeler les seigneurs de sa cour. Il leur raconta ce qui venait de se passer. La proposition du duc d'Aigremont les étonna ; mais aucun n'osa donner son avis. Naimes fut le seul qui dit au roi qu'ils étaient tous prêts à le venger, mais qu'il n'appartenait qu'à lui d'accepter ou de rejeter toute capitulation avec le duc. Charles rêva un moment, s'écria plusieurs fois : ô mon fils ! ô Lothaire ! versa quelques larmes, et ordonna d'introduire les députés. Allez rapporter à votre maître, leur dit-il, que je consens à faire grâce à ses sujets, à condition que son armée mettra bas les armes et se rendra prisonnière de guerre ; qu'il viendra, accompagne de ses frères, se mettre en mon pouvoir ; mais pour les convaincre qu'ils ne doivent espérer aucune grâce pour eux même, vous leur direz que vous avez vu les échafauds dressés pour leur supplice. » Charles voulut qu'on les élevât en présence des députés, et dès que cet ordre fut exécuté, il les renvoya vers leur maître, en les avertissant qu'il ne lui donnait que jusqu'à midi, et qu'une heure plus tard l'armée serait passée au fil de l'épée.

Le duc n'eut pas plutôt appris les intentions du roi, qu'il ordonna à ses officiers de faire désarmer les troupes, et à toute l'armée de se tenir prête à le suivre. Le duc de Nauteuil et Gérard de Rous-

sillon, refusaient obstinément d'accepter les conditions de Charles ; le duc d'Aigremont les détermina enfin, et ils partirent.

Le duc d'Aigremont marchait le premier et ses deux frères venaient après lui, ils étaient nue tête, en chemise et la corde au col, suivis de quatre cents chevaliers aussi en chemise et sans armes. Tous les soldats désarmés et nue tête, marchaient à une certaine distance et faisaient retentir les airs de cris et de gémissements. Lorsque les trois frères arrivèrent au camp de Charles, leur armée s'arrêta et mit un genou à terre ; ils avancèrent vers la tente de l'empereur, il en sortit, et aussitôt eux et les chevaliers se prosternèrent. Charles les fit lever et leur montra les échafauds ; ils s'y acheminaient en silence : Charles les arrêta, et ne pouvant retenir ses larmes : « Malheureux ! leur dit-il, que vous avait fait mon fils ? » Beuves fut pénétré de ce reproche, et tendant les mains vers son roi, déchiré de remords véritables, et sentant dans ce moment toute l'énormité de son crime, il demanda instamment la mort comme une grâce. Les bourreaux étaient prêts et les courtisans de Charles attendaient, dans un morne silence, la fin de cette tragique aventure ; Charles lui-même, se couvrant les yeux de ses mains, paraissait agité de transports violents, à peine pouvait-il respirer ; des soupirs s'exhalaient du fond

de son cœur, mais faisant un dernier effort sur lui même : « O mon fils ! s'écria-t-il, puisse le sacrifice que je vais te faire, appaiser ton ombre ! je veux t'offrir une victime plus digne de toi que de vils assassins, oui, c'est moi, c'est ton père qui s'immole, qui te sacrifie son ressentiment et sa haine ! Sois libre, d'Aigremont, reprend les marques de ta dignité, et, malgré ta trahison, renouvelle-moi le serment de fidélité que tu as rompu : dusses-tu me tromper encore, je le recevrai ; que tes frères et les complices de ton crime reçoivent le même pardon. »

Beuves embrassa les pieds de Charles, et ses sanglots étouffant sa voix, il se frappait la poitrine, tournait ses yeux vers Charles, et faisait retomber sa tête dans la poussière : il avoua que tous les supplices qu'aurait pu lui faire souffrir le roi, auraient été moins affreux que les sentiments qu'il éprouvait en ce moment. Tout le camp pleurait d'attendrissement, tout retentissait du nom et de l'éloge de Charles. Ses victoires n'avaient jamais été si célébrées. On n'entendait dans son armée que des cris d'admiration et d'amour. « O grand roi ! lui disait Naimes en pleurant, l'univers vaincu qui vous demanderait des fers, serait un triomphe moins glorieux que celui que vous venez de remporter. D'Aigremont ! disait Oger, que tes remords doivent être affreux et cui-

sants! O Lothaire! s'écriait Charles, qu'il est doux, mais qu'il en coûte de pardonner! »

Cependant, par les ordres du roi, on avait fait porter aux trois frères et aux chevaliers de leur suite, des armes et des habits; on avait publié une amnistie générale dans l'armée ennemie, qui demandait à grands cris que Charles la conduisît aux entreprises les plus difficiles, et qu'elle répondait du succès. Charlemagne reçut les serments des trois frères, et leur permit, ainsi qu'aux chevaliers de leur suite, de voir tous ceux de son armée. Ils étaient les uns et les autres parents ou amis. Naimes les conduisit, et chacun des chevaliers français n'eut peut-être pas un moindre sacrifice à faire, que celui dont Charles venait de leur donner l'exemple.

CHAPITRE II.

La guerre des assassins (c'est ainsi qu'on avait nommé celle qui venait d'être terminée) avait éteint toute haine entre les sujets de Charlemagne et les vassaux d'Aigrémont: les trois frères avaient promis de se trouver aux environs de Paris, au commencement du mois suivant, avec dix mille combattants aux ordres du roi. Le temps était arrivé: d'Aigremont, au lieu de dix mille, avait levé quinze mille hommes, les plus beaux de ses sujets, et en donna le commandement à Gérard et Nan-



teuil ses frères, et ayant pris avec lui deux cents chevaliers, il se dirigea vers Paris. En arrivant à Soissons, il vit venir a lui une troupe d'environ quatre mille hommes. Il s'arrêta.

Cette troupe était conduite par le traître Ganelon. Il avait été témoin de l'action généreuse de l'empereur lorsqu'il pardonna au duc d'Aigremont. Il regardait ce pardon comme une faiblesse de la part de Charles, et de la part du duc comme une bassesse qui déshonorait sa famille : il voulut en punir l'un et l'autre, il était leur parent ; la haine les lui rendaient également odieux, il ne respirait que vengeance. Né brave, ou plutôt féroce et téméraire, le parti le plus injuste était toujours celui qu'il embrassait. Il se présenta à Charles accompagné de Foulques de Morillon, de Harare et de Bérenger. « Sire, lui dit-il, ce n'est point à moi à blâmer l'action héroïque que vous avez faite à l'égard de Beuves ; mais vous lui permettez un accès facile dans votre cour, vous acceptez ses services. Quel est celui de vos plus fidèles sujets que vous traiteriez plus favorablement ? Cependant, Sire, s'il y a quelqu'un qui doive vous être suspect, c'est Beuves et ses frères. » Charles lui répondit qu'à la vérité le coup que d'Aigremont lui avait porté lui était trop sensible pour qu'il pût jamais en faire son ami ; mais aussi que plus le pardon qu'il avait accordé avait répugné à son cœur

paternel, plus il etait résolu de soutenir ce qu'il avait fait. « Prince généreux et confiant, s'écria le traître, depuis quand la bienfaisance a-t-elle acquis des droits sur le cœur du méchant? Eh bien! apprenez que d'Aigremont vous trahit encore. J'ai surpris son secret; un de ses chevaliers, que j'ai vaincu, m'a tout avoué en mourant. Beuves vous a offert de vous servir avec dix mille hommes; il en a rassemblé quinze mille; vous en obtiendrez des services essentiels, afin de mieux s'assurer de votre confiance générale, mais lorsque vos troupes seront occupées à l'attaque de l'ennemi, dans le moment où, songeant plus à votre gloire qu'à votre sûreté, vous leur donnerez l'exemple de la valeur, tremblez : c'est l'instant qu'il a choisi pour sa vengeance. Il a projeté de vous enlever au milieu de votre armée; des ordres secrets sont donnés à ses troupes. A un certain signal, des transfuges avertiront l'ennemi; le désordre se mettra dans votre armée; dans cette déroute, cinq mille hommes conduits par Beuves, doivent vous entourer, et vos troupes s'imaginant que ce corps est destiné à protéger votre retraite, loin de s'opposer à leurs efforts, les seconderont. Tel est le plan que d'Aigremont s'est proposé. Si vous voulez m'en croire, Sire, vous le préviendrez; vous opposerez la ruse à la ruse. D'Aigremont a pris le devant de son armée; si vous me le permettez, je

le mettrai hors d'état d'accomplir jamais son exécrable dessein. — Non, répondit Charles, la perfidie de d'Aigremont n'autorisera jamais la mienne. Si les avis que vous me donnez sont justes, il me sera facile de rendre sa trahison inutile ; un complot découvert cesse d'être dangereux. Allez vous-même au devant de Beuves, ne prenez avec vous qu'une suite égale à la sienne, recevez-le avec honneur et accompagnez-le jusqu'à Paris. De mon côté, je le ferai veiller de près : afin de faire échouer ses projets. »

Ganelon se retira en protestant à Charlemagne qu'il ne consulterait que son zèle. Ce perfide partit à la tête de quatre mille combattants, brûlant d'impatience de rencontrer son ennemi. Un secret pressentiment jeta l'effroi dans l'âme de Beuves lorsqu'il aperçut les troupes de l'empereur. Il se rassure cependant, il avance; les deux troupes ne sont qu'à quelques pas l'une de l'autre. Morillon s'approche, et s'adressant à d'Aigremont : « Traître, lui dit-il, voici le moment de la vengeance ; Charles t'a pardonné, mais tu dois compte a ses sujets du prince que tu leur as ravi. — Tu te sers d'un vain prétexte, répondit le duc : c'est Ganelon que tu veux venger et non pas Charles et ses sujets. Ils désavouent ta déloyauté ; Ganelon et toi les déshonorent. »

Il parlait encore, que Ganelon donna le signal du combat ; sa troupe se déploie et cherche à envelopper celle de Beuves qui, suivi de ses deux cents chevaliers, affronte les plus grands dangers. Tandis que Ganelon résiste avec peine, Morillon forme un détachement de mille hommes, et se porte sur les derrières de la petite troupe de Beuves, pour lui couper le chemin de la retraite. En effet, le duc se voyant accablé par le nombre, et ayant déjà perdu cent vingt-cinq combattants, veut se retirer ; mais Morillon s'oppose à sa fuite. Le combat recommence. Le duc et les soixante et quinze chevaliers qui lui restaient, jurèrent de se défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang, et surtout de ne pas se rendre prisonniers. Chacun d'eux est comme un tigre, qui, se voyant attaqué de tous côtés, combat moins pour sauver sa vie que pour entraîner les chasseurs dans sa perte. Ils ne frappent aucun coup qui ne soit mortel ; la rage leur tient lieu de valeur ; la vue du sang excite en eux l'envie de le répandre ; leurs chevaux secondent leur fureur, aucun soldat n'est renversé qu'il ne soit écrasé sous leurs pieds. C'est surtout aux chefs qu'ils s'adressent : ils percent les bataillons pour les joindre ; ils firent mordre la poussière à plusieurs ; Beuves tua du même coup Hélie et Godefroi ; Morillon allait subir le même sort · Griffon de Haute-Feuille

l'aperçoit, détourne l'épée du duc et blesse son cheval, qui chancèle et entraîne d'Aigremont dans sa chûte. Le perfide Ganelon s'élance et ne rougit pas d'enfoncer sa lance dans le corps de d'Aigremont : Griffon, plus lâche encore, le prend par les cheveux, le soulève, et perce son cœur d'un coup d'épée. Il ne restait plus que dix chevaliers de la troupe de Beuves ; Ganelon et Griffon s'approchent d'eux et leur offrent la vie, à condition qu'ils porteront le corps du duc d'Aigremont dans un cercueil, comme il avait fait porter Lothaire à Paris. Les chevaliers refusent et veulent combattre ; Ganelon fait signe à ses soldats, et dans l'instant ils se jettent sur les chevaliers, les renversent et les désarment ; on les menace, on tient le glaive suspendu sur leurs têtes. Ganelon leur annonce que s'ils s'obstinent à refuser la vie, il va faire attacher le cadavre de Beuves à un cheval ; et le faire traîner ainsi nu jusqu'à Aigremont ; qu'ils peuvent encore sauver de cet affront les restes de leur souverain, en acceptant la condition qu'il leur imposait. Les chevaliers le promirent par amour pour leur prince. Quand ils furent arrivés avec le corps sanglant de leur maître, ils firent prévenir la duchesse et Maugis son fils ; dès qu'elle aperçut le cercueil, elle s'évanouit ; mais bientôt la colère lui rendant les forces que la douleur lui avait fait perdre, elle prend son fils par

la main, fait ôter les lambeaux sanglants qui enveloppaient le corps de son époux : « Jure avec moi, mon fils, lui dit-elle, jure par ce sang, le même qui coule dans tes veines, que tu n'épargneras rien pour le venger. Initié dans des secrets inconnus au reste des humains, promets à la face du ciel que, s'il est sourd à ta vengeance, tu auras recours aux ombres infernales... » Elle ne put en dire davantage ; Maugis la soutenait d'une main, et jurait de l'autre de remplir le vœu de sa mère. Il prit le ciel à témoin de ses serments ; il prit du sang de son père qui coulait encore, et le jetant en l'air : qu'il retombe, dit-il, sur ses ennemis.

Ganelon et Griffon, son père, retournèrent triomphants à la cour de Charlemagne, qui les reçut avec indignation. Le perfide Ganelon tenait dans ses mains l'épée de Beuves ; il se prosterne aux genoux de l'empereur, et en lui présentant l'épée : « Sire, dit-il, voilà le fer avec lequel d'Aigremont a tué Lothaire, si vous me croyez coupable pour vous avoir désobéi, frappez, voilà mon sein ; mais que tout l'univers apprenne que le plus tendre des pères ôta la vie au plus fidèle de ses serviteurs, pour avoir vengé la mort de son fils, et qu'il le fit périr avec le même fer dont on avait assassiné son prince. »

Charlemagne ne put soutenir cette idée ; mais malgré le sauf-conduit donné à d'Aigremont, Grif-

son, qui avait persuadé à Naimes et à la plupart des seigneurs que le duc avait formé des complots contre le roi, obtint la grâce de son fils.

Lorsque la douleur de Maugis fut un peu calmée, et qu'il eut appris que Charlemagne avait accordé son pardon à Ganelon, il rassembla ses parents et ses amis et leur proposa de saisir la première occasion de porter la guerre dans les États de Charles; ils jurèrent tous de nourrir ce feu dans leur sein. Renaud surtout promit de ne pas laisser cette perfidie sans punition.

CHAPITRE III.

Charles avait envoyé un ambassadeur à la duchesse d'Aigremont, et l'avait fait assurer, ainsi que ses frères, qu'il n'avait aucune part à la mort du duc ; mais qu'il les suppliait de ne pas trouver mauvais qu'il ne punît pas un de ses braves chevaliers pour l'avoir vengé. La duchesse répondit que sa franchise ne lui permettait pas de dissimuler, que tant qu'elle aurait un soufle de vie, elle ne respirerait que haine et vengeance. Aymon et ses quatre fils se rendirent alors à la cour comme médiateurs entre les frères du duc et le roi; et

pour obtenir une satisfaction qui pût apaiser le courroux de la duchesse.

Aymond ayant paru devant le roi, en obtint une réception favorable. Sa conduite lors de la guerre contre d'Aigremont fut excusée, et il lui fut promis les plus grandes faveurs pour son fils Renaud, Aymond remerçia le roi, et prit cette occasion pour lui parler de la perfidie de Ganelon : il ajouta qu'il avait été le premier à condamner l'action atrocé de Beuves, qu'il méritait une punition exemplaire, et qu'il eût dû périr par le supplice le plus infame: «mais, continua-t-il, après lui avoir fait grâce, lui tendre un piège pour l'assassiner, c'est un crime presque aussi odieux que celui dont il s'était rendu coupable.» Pardonnez, sire, si je vous parle avec cette franchise ; l'univers serait bien à plaindre, si les rois ne trouvaient jamais des amis.

Charles fut touché du discours d'Aymond; il rejeta tout sur Ganelon, et ne put jamais se résoudre à punir le coupable. Renaud et ses trois frères se joignirent à leur père, pour demander justice de la déloyauté de leur ennemi commun; mais Renaud voyant qu'ils ne pouvaient rien obtenir, osa dire au roi, qu'en ne punissant point leur oppresseur, il leur rendrait la liberté de recourir aux armes pour le punir eux-mêmes.

Charles fut indigné de tant d'audace: « Qui es-tu, jeune téméraire, lui dit-il, pour oser juger

les rois? Va, sans les égards que j'ai encore pour ton père, j'aurais déjà puni tes propos séditieux. Garde-toi cependant de les laisser éclater dans ma cour, et crains de me forcer à une rigueur que tu rendrais nécessaire.»

Renaud s'inclina, rougit de colère, et dissimulant son ressentiment, il demanda pardon au roi d'avoir osé lui dire la vérité. Le roi le retint à dîner; et quand tout le monde se fut levé de table, Berthelot, neveu de Charles, proposa une partie d'échecs à Renaud, qui l'accepta. Cependant il était plongé dans la tristesse, et avait toujours sur le cœur la mort de d'Aigremont, et l'injure que Ganelon avait faite à sa famille; en vain ses frères faisaient-ils leurs efforts pour l'appaiser. Ses distractions continuelles lui faisaient faire des fautes grossières: Berthelot, au lieu d'en profiter, s'en offensa; il prit mal les excuses de Renaud, lui répondit par des injures, et osa le frapper en présence de plusieurs chevaliers. L'impatient Renaud ne pouvant plus se modérer, saisit l'échiquier qui était d'or, et le jeta si rudement à la tête de Berthelot, qu-il l'étendit à ses pieds: tout secours devint inutile; le malheureux prince expira, en avouant qu'il avait tort d'avoir insulté Renaud: il lui demanda pardon de cet outrage, et lui accorda celui de sa mort.

Charlemagne, accouru au bruit, ordonna qu'on empêchât Renaud de s'échapper, jura de le faire périr dans les supplices. Les pairs et les barons mettent l'épée à la main et veulent arrêter le jeune chevalier, mais les frères de d'Aigremont, leurs fils et Maugis se rangent du côté de Renaud : secondé de ses frères, il s'ouvre un passage; Maugis et les quatre fils d'Aymon, dont la prudence éclaire la valeur, sortent du palais, traversent la ville par des rues détournées, et prennent le chemin des Ardennes. Charles fit armer deux mille cavaliers pour courir après eux. Ils avaient formé une avant-garde de l'élite de leur troupe, et dès que Renaud la vit arriver, il avertit ses frères et Maugis du danger qui les menaçait ; ils saisirent leurs armes et attendirent de pied ferme. Le plus léger de la troupe l'avait devancée d'une près de demi-lieue. Renaud le voyant venir, se place sur son chemin. « Rendez-vous, lui dit le cavalier, vous êtes mon prisonnier. » Renaud, sans lui répondre, l'attaque, et d'un coup de lance le renverse et lui ôte la vie. Un second cavalier survint, il avait la lance en arrêt et menaçait Renaud de le percer s'il ne se rendait point. Renaud détourne le fer de la lance, et le perce d'outre en outre. Un troisième cavalier, qui voyait ce combat, redouble de vitesse, et s'écrie de loin : enfin je pourrai conduire Renaud à Charlemagne. Voilà le

dernier mensonge que tu diras de ta vie, répond le fils d'Aymon ; il s'élance sur lui et le fait voler sans vie à dix pas de son cheval. Les moments étaient précieux, la troupe approchait, les trois frères de Renaud s'étaient emparés des chevaux des cavaliers morts. Renaud fit monter Maugis en croupe sur Bayard ; ils partirent, et dans un moment ils disparurent aux yeux des cavaliers de Charlemagne. La nuit survint, et à la faveur de son ombre, ils arrivèrent dans le château d'Aymon. Leur mère vint au-devant d'eux, et apprit avec effroi ce qui s'était passé à la cour de Charlemagne. « Ah! cruel, dit-elle à Renaud, vous nous perdez tous : fuyez, prenez tout l'or que vous pourrez emporter ; n'attendez pas que votre père soit de retour, et que le roi le force peut-être à vous livrer ; n'exposez point votre mère à vous voir arracher tout sanglant de ses faibles bras. »

Renaud et ses frères suivirent ce sage conseil, et avant que le jour parût, ils s'enfoncèrent dans la forêt d'Ardenne, et ne s'arrêtèrent que sur les bords de la Meuse, où ils cherchèrent l'emplacement le plus propre à leur dessein. Ils y élevèrent un château formidable sur un rocher escarpé, dont le pied était arrosé par le fleuve, et l'appelèrent le château de *Montfort*.

Cependant le roi fit arrêter Aymon, quoiqu'il condamnât l'action de son fils et qu'il en fût désolé. Charles voulait lui faire jurer qu'il lui livrerait ses enfants. Aymon refusa de faire ce serment détestable ; mais il promit de ne leur donner jamais aide ni secours contre son souverain. A cette condition il lui fut permis de retourner chez lui, où son épouse lui apprit ce qu'étaient devenus ses quatre fils : quelque courroucé qu'il fût contre eux, il ne lui fut pas possible de dissimuler sa joie lorsqu'il sut qu'ils étaient en sûreté. Pour ne laisser aucun soupçon à Charlemagne, il vint le rejoindre, et se mettre, pour ainsi dire en ôtage dans sa cour.

CHAPITRE IV.

Le roi, informé que les quatre frères s'étaient arrêtés sur les bords de la Meuse, et qu'ils y avaient construit un château redoutable, convoqua aussitôt tous les chevaliers, les barons, les pairs et tous les seigneurs de ses états, et leur ordonna de se tenir prêts pour aller faire le siége du château de Montfort. On se rendit en peu de jours dans les Ardennes, et l'avant-garde arriva sous les murs du château.

Le roi voulut le reconnaître par lui-même; il en fit le tour, et convint que cette place était très bien fortifiée, et que le siége serait très long; il déclara en même temps qu'il ne reviendrait point en France qu'il n'eût les fils d'Aymon en son pouvoir.

Cependant Ganelon proposa au roi d'offrir la paix à Renaud, à condition qu'il livrerait Richard, son frère, et Maugis, qui avait juré par le sang de son père de venger sa mort. Charles y consentit; et Naimes et Oger furent chargés d'en faire la proposition. On les introduisit auprès de Renaud; mais, lorsqu'il entendit que le roi lui demandait son frère et Maugis à discrétion, et que s'il refusait de les livrer, Charles lui déclarait que la guerre ne finirait que par le supplice des quatre frères, Renaud s'emporta, et dit à Naimes : « Je respecte les liens qui m'unissent à vous; sans cette considération vous m'auriez outragé pour la dernière fois. » En même temps il prit Oger et Naismes par la main, les conduisit dans ses magasins, et leur montra les rues de Montfort remplies de fascine. « Voilà notre dernière ressource, dit-il, si par quelque événement, que je ne prévois point, le roi se rendait maître de la citadelle, chaque habitant à juré de mettre le feu à ses fascines, content de réduire la ville en cendres et de périr, pourvu qu'il prive Charles de sa conquête. »

Le roi, étonné de tant d'audace, frémit de colère; il ordonna un assaut général. Comme les Français entouraient la ville, ils n'étaient en force nulle part; Renaud profita de cette circonstance, et ayant fait filer ses soldats par la fausse porte, ils se trouvèrent rangés en bataille avant que Charles put savoir qu'ils projettaient une sortie. Les quatre frères se jetèrent, en bon ordre, dans le camp du roi, renversèrent les tentes, et passèrent au fil de l'épée tout ce qui s'y rencontra. Renaud mit le feu dans tout le camp, et tandis que la flamme dévorait hommes, tentes, chevaux et fourrages, il attaqua le gros de l'armée de Charlemagne : mais, ô honte! il trouve devant lui le vieux Aymon son père; il ne put l'éviter; il baissa ses armes et dit à ses frères de le respecter.

Aymon mit autant de soin à se retirer que Renaud en aurait mis à l'éviter, s'il eût su le rencontrer. Comme les troupes que conduisait Aymon étaient celles du roi, Renaud ne les ménagea point; il passa les derniers rangs au fil de l'épée. Foulques de Morillon, relevant le courage abattu des Français, les conduisit au plus fort du combat. L'armée de Renaud hésita un moment et recula; Alard s'aperçut de ce mouvement; il prend avec lui cinquante cavaliers, se met à la tête de l'aile que Morillon avait ébranlée, se précipite sur les Français, les presse, les écarte, et

fait voler autant de têtes qu'il en frappe ; de son côté Renaud inspire le courage aux chevaliers qui l'entourent ; aucun coup ne porte à faux ; les épis ne font pas plus de résistance au fléau qui les écrase ; le sang ruisselle de toutes parts, les gémissements des blessés, les cris des mourants, les hennissements des chevaux, excitent la fureur des combattants. Tous s'égorgent ou cherchent à s'égorger sans aucune distinction d'amis, de parents ou de compatriotes. Charles, voyant que la fortune lui était contraire, avait déjà ordonné la retraite, lorsque Bernard de Bourgogne étendit, aux pieds de Renaud, Simon le Béarnais, intime ami de Richard. Les quatre frères se réunirent, et, fondant tous ensemble sur les troupes du roi, ils recommencèrent le carnage.

La retraite des Français fut aussi meurtrière que la bataille : Renaud les poursuivit jusque dans le camp, et plusieurs chevaliers furent faits prisonniers dans les retranchements ; il savait néanmoins qu'il est souvent dangereux de poursuivre trop loin sa victoire, et que le désespoir peut donner des forces aux vaincus : il ordonna à ses troupes de rentrer dans la place, et fit l'arrière-garde avec ses frères ; il ne fut attaqué que par Aymon, qui, avec deux cents cavaliers, harcelait ses enfants : Renaud eût pu mille fois se défaire d'un ennemi aussi opiniâtre, mais il le

respecta toujours. Cependant, comme il le vit acharné après lui, et qu'il exposait ses frères à être faits prisonniers, Renaud se contenta d'abattre, d'un revers, le col de son cheval; tandis qu'Aymon se débarrassait, Renaud gagna du chemin; les cavaliers qui accompagnaient le vieux guerrier eurent l'imprudence de poursuivre les quatre frères qui revinrent sur leurs pas et en abattirent cinquante; le combat était plus animé que jamais, Charlemagne craignit qu'il n'eût des suites funestes; étonné de l'intrépidité de Renaud, il s'avance vers lui, et, d'un ton d'autorité, il lui ordonne de cesser, et lui défend de passer outre. Renaud, tout furieux qu'il est, baisse un front respectueux, et fait signe à ses cavaliers de rejoindre l'armée qui rentrait dans la ville avec un grand nombre de prisonniers.

Charlemagne revint dans son camp; toutes les tentes avaient été brûlées; cet événement retarda les opérations du siége qui dura treize mois, pendant lesquels il ne se passa jamais huit jours d'intervalle d'un combat à l'autre.

La situation du fort était telle que Renaud et ses frères étaient maîtres d'une grande étendue de pays, qu'il eût fallu emporter pour couper la communication du château avec ses environs, et où ils allaient chasser sans avoir rien à craindre de la part des assiégeants; ils sortaient et ils ren-

traient quand ils voulaient. Naimes, qui voyait les difficultés de prendre Montfort, conseillait d'attendre un moment plus favorable, lorsque Hernier de la Seine offrit au roi de lui livrer, en moins d'un mois, les quatre fils d'Aymon, à condition qu'on lui donnerait la ville et le domaine de cinq lieues aux environs. Charlemagne y consentit. Il lui donna Guyon de Bretagne, avec mille combattants de l'élite de son armée. Hernier ordonne à Guyon d'embusquer ses mille combattants sur la montagne, dans un bois à peu de distance d'une des portes du château; puis il monte à cheval, et va tout seul se présenter à une des portes opposées; il cria aux sentinelles qu'il était vivement poursuivi par le roi pour avoir voulu prendre la défense de Renaud. Comme il était seul, il n'inspira aucune méfiance; on baissa le pont et on l'introduisit dans la place. Il demande à parler à Renaud; Hernier tombe à ses genoux, et le prie de lui donner un asyle contre la fureur du roi, qui veut le faire périr, pour avoir voulu repousser la calomnie dont quelques courtisans accablaient les fils d'Aymon.

N'ayant aucune raison de s'en méfier, il l'engagea de rester avec lui. La nuit, quand tout le monde fut retiré, Hernier sort à petit bruit, va baisser le pont, coupe la gorge à la sentinelle et ouvre la porte. Guyon de Bretagne, qui était aux

aguets, fait glisser sa troupe à petit bruit; on égorge quelques patrouilles, et l'on va se rassembler sur la place. C'en était fait des quatre frères et de la garnison, sans la négligence des palefreniers de Renaud; plongés dans l'ivresse la plus profonde, ils avaient laissé Bayard à l'abandon; ses hennissements éveillent Alard et Richard; ils se lèvent et aperçoivent, au clair de lune, l'éclat des armes; ils entendent un bruit confus, et se doutent de la trahison. Alard court avertir Renaud. Renaud vole sur la place; il rencontre Guyon avec cent combattants qui fermaient la principale rue. Renaud appelle ses frères, ils passent au fil de l'épée cette petite troupe. Sur un autre point les Français s'étaient rendus maîtres du château; lorsqu'ils virent Renaud qui s'approchait, ils y mirent le feu qui gagna plusieurs quartiers de la ville; Renaud et ses frères avaient à combattre contre les ennemis et contre les flammes; ils sortent de la ville ils aperçoivent dans le fossé une troupe qui attendait le signal; ils en font un grand carnage, puis ils rentrent dans la place, dont ils ferment la porte et lèvent les ponts. N'ayant plus à craindre que le roi envoyât de nouvelles troupes, et débarrassés de celle qui était dehors, ils volent aux lieux où Hernier, avec trois cents combattants, mettaient tout à feu et à sang, à peine sont-ils arrivés que

tout change de face ; Hernier et les siens cherchent à s'échapper ; ils veulent gagner le pont, ils le trouve levé et la porte fermée. Les fils d'Aymon, qui avaient rassemblé leurs troupes, passent les trois cents combattants au fil de l'épée ; ils les font jeter par dessus les remparts dans les fossés ; ils ne réservent qu'Hernier et douze des siens.

CHAPITRE V.

Le château et la ville entière de Montfort étaient la proie des flammes ; elles avaient consommé tous les vivres ; la garnison avait été égorgée. Il ne restait plus aux fils d'Aymon que cinq cents hommes. Renaud sentit tout le danger de cette situation, il propose à ses frères de rassembler ce qui leur restait de monde, et d'abandonner à Charlemagne une proie inutile ; ils furent tous de cet avis, et le départ fut remis à l'entrée de la nuit.

Hernier et les douze Français furent témoins de la délibération; le traître conçut l'espérance de sauver sa vie. « Je sais, dit-il aux fils d'Aymon, que je mérite la mort; je ne demande aucune grâce; j'ai voulu vous livrer vivants à Charlemagne, votre ennemi, il est juste que vous m'en punissiez, mais, en vous proposant de sortir et d'aller former un nouvel établissement, avez-vous songé aux difficultés que vous aurez pour traverser le camp des Français? Dans quelque endroit que vous alliez, il faut que vous vous ouvriez une voie à travers vos ennemis. J'en connais une assurée. Si vous acceptez le service que je vous offre, la seule récompense que je vous demande, c'est de m'employer contre vos ennemis, et contre Charlemagne lui-même. — Traître, lui répondit Renaud, nous ne voulons ni de tes services ni de toi. Tu trahis, dans ce moment même, ou Charlemagne ou nous; qui que ce soit que tu trompes, tu n'en mérites pas moins la mort. » Aussitôt Renaud ordonne qu'on le dépouille de ses habits et qu'on l'attache par chacun de ses membres à quatre chevaux des plus vigoureux. Le lâche Hernier tombe à ses genoux, pâle et tremblant; sa trahison avait inspiré de la haine, ses larmes firent naître le mépris. Il fut exécuté, et les douze prisonniers périrent par le gibet.

Dès que la nuit fut venue, les quatre fils d'Aymon firent monter leur petite troupe à cheval, ils mirent au centre leur trésor et leurs équipages ; quoique cette petite armée fût divisée en trois corps, elle n'en formait qu'un par leur marche serrée. Un détachement de vingt-cinq hommes, commandé par un chevalier d'une expérience consommée, précédait la troupe pour lui servir de védette, de crainte de surprise.

Renaud ne put s'empêcher de tourner vers Montfort embrâsé ses yeux baignés de larmes. « Adieu cher et malheureux asyle, s'écria-t-il, berceau de notre gloire, et qui, sans la trahison de Hernier, aurais vu briser à tes pieds toute la puissance de Charlemagne.

Alard consolait Renaud, et lui faisait espérer un meilleur sort. « Ce n'est, lui disait-il, que dans l'infortune que le héros se montre véritablement. Aucun chevalier ne vous surpasse en valeur, et le ciel jusqu'à ce jour a protégé votre vertu. L'Allemagne, où nous allons, nous offrira des situations aussi heureuses et un climat aussi doux. Nous nous ferons partout un autre Montfort. Les cendres de celui que nous quittons sont plus glorieuses pour nous que des palais que nous aurions acquis par une lâcheté. » Renaud embrassa son frère, il se sentit animé d'une nouvelle ardeur, et ne songea plus qu'aux moyens d'éviter le

camp de Charlemagne ou de brusquer le passage.

Charlemagne n'avait point encore eu de nouvelles d'Hernier et de sa troupe lorsque deux soldats, qui avaient évité la mort en se cachant dans les débris, vinrent lui rapporter les actions héroïques des fils d'Aymon, leur départ, la mort d'Hernier et la destruction de Montfort. « O honte! s'écria Charlemagne: quoi! ni la force, ni la ruse, ni le nombre ne pourront mettre en mon pouvoir Renaud et ses frères? Au milieu des flammes ils me bravent encore! Charles, vainqueur de l'Allemagne et de l'Italie, Charles, la terreur des Sarasins, sera donc le jouet de quatre jeunes gens! » Naime le consola et lui reprocha d'avoir plutôt écouté Hernier que lui; il ajouta que puisque leur troupe était réduite à un si petit nombre, il fallait l'attaquer dans sa marche. Charlemagne envoya ses ordres et le camp se mit en mouvement.

Guichard, qui conduisait l'avant-garde, fait avertir ses frères, et marche avec fierté contre le roi. Renaud ordonne à vingt hommes de conduire les équipages sur les derrières, et vient rejoindre ses frères avec Alard; et tous les quatre, sans donner le temps à l'ennemi de se reconnaître, frappent, tuent tout ce qu'ils rencontrent, renversent les tentes, écartent les ennemis de droite et

que gauche, ouvrent une large route à leurs équipages, et jettent la consternation dans le camp. Naimes a rassemblé quelques troupes, Richard et Renaud lui font face; ils écrasent les premiers rangs, le reste prend la fuite, et Naimes est entraîné par le torrent.

Les quatre fils d'Aymon ont traversé le camp sans avoir perdu un seul homme; ils ne doutèrent pas que Charlemagne ne les fit poursuivre. Renaud fit marcher ses équipages en avant, leur assigna un lieu pour le rendez-vous, et leur ordonna la plus grande diligence. Dès le point du jour, Charles suivi d'Oger, de Naimes, de Foulques de Morillon, parurent à la tête de l'armée. Les quatre frères s'arrêtent; le roi, oubliant son rang et n'obéissant qu'à sa colère, fond la lance en arrêt contre Renaud, qui en détourne le fer et s'éloigne : Charles revient sur lui plus furieux; Renaud, ne se possédant plus, s'élance; Hugues se met au devant du roi et reçoit le coup mortel. Aussitôt Charlemagne, transporté de courroux, ordonne à ses chevaliers d'attaquer la troupe des quatre frères; mais ils firent si bonne contenance qu'elle ne put jamais être entamée; elle combattit en retraite pendant treize lieues, Charles qui la harcelait toujours inutilement, et Renaud attaquant sans cesse, et tuant ou blessant quelques-uns des ennemis, sans qu'il perdît un seul de ses combat-

tants, il parvint ainsi jusqu'à une rivière; Renaud avait l'art de passer les fleuves en présence de l'ennemi, sans avoir à craindre d'être inquiété, Charles essaya en vain de l'assaillir, Renaud se fortifia si bien, que le roi eût sacrifié toute l'armée, sans qu'il lui eut été possible d'emporter ses retranchements.

Enfin Charles, désespérant de pouvoir prendre les fils d'Aymon, assembla son conseil. Naimes lui conseilla de suspendre sa vengeance, jusqu'à ce que ses ennemis se fussent fixés dans quelques pays. Son avis fut suivi. Charles ramena son armée, et en passant, il fit raser les murs et les tours de Montfort.

Le vieux duc Aymon suivait, tout consterné, le chemin de son pays, il traversait la forêt des Ardennes avec une troupe nombreuse; quelle fut sa surprise, lorsqu'il rencontra ses enfants auprès d'une fontaine! Il s'arrête et demande conseil à ses amis; mais aucun d'eux n'osa hasarder son avis entre un père et ses enfants. « Eh bien, dit le vieux Aymon, je ne consulterai que moi-même, et mon exemple apprendra à toute la terre, que lorsqu'il faut servir son roi, on ne doit rien considérer; un vrai chevalier lorsqu'il s'agit de l'honneur, n'a ni père, ni femme, ni enfants ». Aussitôt il envoye défier Renaud, qui refusa le combat: mais le père inexorable fit dire à ses qua-

tre fils, de songer à se défendre, ou qu'il les traiterait comme des lâches. Aymon range sa troupe et s'avance en furieux contre Renaud et ses frères ; qui cherchait plutôt à éviter ses coups qu'à lui en porter; Renaud le força néanmoins de reculer. Aymon revint avec plus de furie; mais Renaud et Richard craignant toujours que quelque trait échappé n'allât blesser leur père, faisaient faire à leurs bataillons de fausses manœuvres. Bientót de cinq cents, leur troupe se trouva réduite à cinquante, dont encore quelques-uns étaient blessés. Renaud et ses frères, toujours poursuivis par Aymon, gagnèrent une hauteur ; la situation du terrain suppléant au nombre des combattants, ils se défendirent avec avantage; tous ceux qui s'approchaient étaient moissonnés. Alard eut son cheval tué de la main même de son père ; il allait être fait prisonnier, si Renaud eût tardé plus longtemps de venir à son secours. Aymon avait déjà saisi Alard; Renaud frémit, et renversant son père : « cruel, lui dit-il, c'est malgré moi que je porte sur vous une main téméraire; mais vous m'y forcez pour vous épargner un parricide. » Il dégage Alard et le fait monter en croupe sur Bayard. Cet intrépide coursier parut plus léger encore lorsqu'il fut chargé de ce double fardeau. Renaud après cette action, semblait avoir acquis de nouvelles forces; il porta aux gens de son père les

coups les plus terribles et les força de reculer.

Le combat semblait fini, lorsqu'Hermenfroi vint attaquer Renaud et le menaça de le livrer à Charlemagne; Renaud indigné met sa lance en arrêt et perce le cheval : il arrête Bayard et le donne à Alard. Fier de ce présent, Alard attaqua Arfroi, le plus vaillant des chevaliers d'Aymon, le renverse mort du premier coup. Aymon, à qui il restait encore dix fois plus de monde qu'à ces fils, voulut venger la mort de ces deux chevaliers; il attaque Alard avec toutes des forces, Renaud vient à son secours, Richard et Guichard se joignent à eux, leur petite troupe était si fatiguée qu'ils combattaient seuls; en faisant leur retraite jusqu'à une rivière, dont ils facilitèrent le passage à leurs gens; là, tournant le dos à la rivière, ils paraissaient comme quatre rochers, contre lesquels venaient échouer tous ceux qui osaient les attaquer. S'ils avaient eu seulement cinquante combattants; c'en était fait de la troupe d'Aymon; il ne leur en restait que quatorze. Lorsque les fils d'Aymon les virent sur le rivage opposé, ils s'avancèrent dans les flots. Leur père envoya encore après eux une partie de sa troupe qui, malheureusement pour elle, s'engagea trop avant dans la rivière; Renaud et ses frères la voyant lutter contre le torrent, s'en rapprochèrent, et allant de soldat en soldat, ils ne firent qu'élever et lais-

ser retomber leurs lances sur leur tête, et ils les submergèrent tous l'un après l'autre.

Aymon et Renaud avaient rejoint leur monde; ces deux parties éprouvèrent la même tristesse en voyant le mal qu'ils s'étaient fait l'un à l'autre. Aymon flottait entre le remords, et la satisfaction secrète d'avoir prouvé son dévouement à son roi. Il fit enterrer les morts, et après s'être arrêté une seule nuit dans ses états, il reprit le chemin de Paris, et alla raconter à Charlemagne, tout ce qui venait de se passer.

Charlemagne, dont l'âme était grande et généreuse, et qui ne pouvait refuser son estime au courage de Renaud et de ses frères, jeta un œil d'indignation sur Aymon. « Depuis quand, lui dit-il, l'aigle dévore-t-il ses petits? C'est vainement, Aymon, que vous voudriez persuader à un roi, qui est père comme vous, que vous avez fait à vos enfants tous les maux que vous dites : ce que je puis faire de mieux, en votre faveur, est de croire que vous me trompez; car, quelque odieux que soit le mensonge, il l'est encore moins que l'aveu parricide que vous me faites ». Aymond sortit du palais du roi, et sans prendre congé, remonte à cheval, et revient auprès de la duchesse; à qui il raconta les évènements depuis la mort de Berthelot, jusqu'à l'accueil que Charlemagne venait de lui faire.

« Juste récompense de votre cruauté, lui dit-elle ! Eh ! quoi barbare, n'était-ce pas assez d'avoir promis au roi de ne prendre aucun parti ni pour ni contre vos enfants ? Parmi les monstres des forêts, en est-il quelqu'un qui, voyant ses petits en dangers, ne fasse tout ce qu'il peut pour les secourir ? et vous, sans aucune nécessité, par une vile adulation, vous les persécutez, vous faites tous vos efforts pour les livrer à un ennemi qui a juré leur perte !

Aymon, l'âme flétrie par tant de reproches, allait tomber aux pieds de son épouse ; elle le retint dans ses bras, et le rendit à des sentiments qu'il avait si longtemps combattus.

CHAPITRE VI.

Les malheureux fils d'Aymon, sans soldats et sans ressources, erraient dans les forêts d'Ardenne, disputant aux bêtes féroces leur nourriture, vivant de la chasse, et n'ayant d'autre asyle, que des tanières d'animaux, ou des cavernes humides et couvertes de neige.

Renaud dit un jour à ses frères : « la crainte d'un père dénaturé doit-elle nous priver pour jamais de revoir les lieux qui nous ont vu naître et de voler dans les bras d'une tendre mère ?

2.

Quelque irrité que soit son époux, vous savez que nous sommes chéris dans ses états, il n'oserait jamais attenter sur nous; d'ailleurs nous sommes si changés, la nature lui parle si peu en notre faveur, qu'il aurait bien de la peine à nous remettre ».

Ils se décidèrent, et dès que la nuit fut venue, ils se mirent en route pour arriver le lendemain, dans le temps qu'ils savaient qu'Aymon était à la chasse. La maigreur de leurs chevaux, les visages pâles et livides des chevaliers, leurs barbes longues et épaisses les rendirent méconnaissables à leurs meilleurs amis; on les prenait pour de pauvres étrangers échappés au fers des Sarrasins; personne ne se douta de la vérité; ils demandèrent à parler à la duchesse, on les introduisit dans le château, qu'ils parcourent sans rencontrer personne, et ils parvinrent jusqu'à son appartement; elle se leva et vint au-devant d'eux.

« Que demandez-vous, leur dit-elle, qui êtes-vous, et en quoi puis-je vous servir? Vous êtes malheureux comme mes fils, vous devez m'être chers, exposez-moi vos besoins avec confiance. »

Renaud fondait en larmes, son affliction attira les regards de la duchesse, elle le fixe, il baisse la vue en s'écriant : « Ah! Madame, pourquoi la nature ne parle-t-elle pas au cœur de votre époux, comme elle se fait entendre au vôtre? » Cette ré-

flexion la frappa; malgré l'épaisseur de sa barbe et le hâle qui le défigurait, elle crut démêler les traits de l'aîné de ses fils; elle releva les cheveux qui lui couvraient le front et reconnut une cicatrice que Renaud eut dans son enfance. « Ah! mon fils, s'écria-t-elle, ah! Renaud..... » Ne pouvant suffire à sa tendresse, elle s'évanouit; Renaud appella du secours, et lorsque la duchesse revint, elle se trouva dans les bras de ses enfants; elle ne savait à qui elle devait prodiguer le plus de caresses; elle leur fait mille questions à la fois, et sans leur donner le temps de lui répondre, elle leur parle d'Aymon, leur raconte l'accueil que Charlemagne lui avait fait, et le repentir qu'il éprouve. Ils sont pénétrés de joie de ce retour de leur père; ils veulent aller au-devant de lui, leur mère les arrête, elle veut le prévenir sur leur arrivée; elle entend du bruit dans la cour du château, c'était Aymon qui revenait de la chasse; elle les fait cacher dans un cabinet voisin, et l'attend dans le trouble et l'agitation. Il entre; elle court à lui en fondant en larmes: « Ah! mon ami, s'écrie-t-elle, je viens d'apprendre des nouvelles de nos enfants; réduits à l'indigence, accablés de maux, la crainte de votre courroux ne leur permet point d'aller offrir leurs services à aucun prince ni seigneur. Depuis votre dernier combat ils ont erré dans les forêts. Un seul té-

moignage de votre amitié les ramènerait à vos genoux ».

Aymon se sentit attendri ; il était agité de différents mouvements. Il eût voulu les revoir, la crainte seule de déplaire à Charlemagne le retenait; il consentait que son épouse les rappellât; il le défendait un moment après. Il avait devant les yeux les flammes qui avaient consumé Montfort ; il craignait le même malheur pour ses états. Il ne savait que résoudre, lorsque la duchesse s'élance de ses bras dans le cabinet où étaient ses enfants, et les conduit aux genoux de leur père. « Les reconnaissez-vous dans cet état, lui dit-elle, cruel ! il ne vous reste plus qu'à les livrer au roi. — Ah ! malheureux, dans quels maux vous me plongez ! O mon père! s'écria Renaud, quel plus grand mal pouviez-vous nous faire ? c'est vous qui avez détruit notre dernière espérance. Je vous jure que nous ne voulons aucun mal à Charlemagne, et que nous ne désirons que de le forcer à la paix. La paix avec des traîtres ! reprit le duc : ah ! ne l'espérez jamais ; il me soupçonne de favoriser secrètement vos desseins, et cela suffit pour que je doive m'opposer à tout accord. O ciel ! interrompit la duchesse ; non, mes enfants, votre père ne le pense pas, il vous aime ; il partage ma tendresse pour vous, ménagez un reste de faiblesse. Eh bien ! reprit Alard, nous allons le délivrer de no-

tre présence importune ; mais du moins qu'il ne nous refuse point un secours qu'il accorderait à des chevaliers étrangers et malheureux ».

Aymon ne put retenir plus longtemps ses larmes. « Non, dit-il, c'est moi qui vais fuir, et ne pas vous priver de jouir des caresses de votre heureuse mère. Madame, continua-t-il, en se retournant vers elle, je ne serai de retour qu'après demain ; vous êtes la dépositaire de mes trésors, vous pouvez en disposer comme vous jugerez à propos : adieu, je pars. » Il l'embrasse, lui recommande le plus grand secret et va rejoindre les chevaliers avec lesquels il venait de chasser.

A peine fut-il sorti, que cette tendre mère les embrassant l'un après l'autre, leur fit observer que, si leur père ne leur donnait pas les témoignages des sentiments qu'il éprouvait, c'était par contrainte, et qu'ils ne devaient pas l'en aimer moins ; qu'ils pouvaient être assurés de son amour, et que dans tout ce qui ne regarderait pas le roi, il ne leur serait pas contraire. Renaud et ses frères la prièrent d'être médiatrice entre leur père et eux ; ils lui jurèrent qu'ils avaient et qu'ils auraient toujours pour lui l'amour le plus tendre, dût-il les haïr.

La duchesse, dans la crainte que ses sentiments ne trahissent le secret que son mari lui avait recommandé, fit sortir tout le monde ; elle leur

donna des armures et un habillement convenable à leur état ; elle fit venir Mainfroi, le fils de son écuyer, jeune homme d'une sagesse et d'une valeur reconnues, et lui dit tout ce qui sé passait ; Renaud embrassa Mainfroi, qui se consacra à lui dès ce moment ; on le chargea d'engager trois autres écuyers pour partir dans la nuit du lendemain. Mainfroi promit le secret le plus inviolable et se chargea des préparatifs du voyage.

La duchesse, pendant tout ce jour et le lendemain, distribua à ses enfants le trésor de leur père, leur fit faire un équipage brillant, et Mainfroi ordonna, au nom du duc Aymon, une levée de cent hommes pour se rendre dans trois jours à Sédan.

La nuit étant déjà avancée, ils montèrent à cheval dans la cour du château. Leur mère fondait en larmes du regret de les quitter ; elle les embrassa mille fois ; ils ne pouvaient se séparer d'elle ; ils lui recommandèrent leur père ; elle les assura de son amitié, et les exhorta de se conduire toujours aussi sagement qu'ils l'avaient fait.

Ils trouvèrent, à peu de distance de la ville, leurs écuyers qui les attendaient. A peine hors des Ardennes, ils rencontrèrent le duc Aymon avec trois cents hommes magnifiquement équipés. Aymon quitte sa troupe, s'avance vers Renaud, et lui dit en secret : « Mon fils, je suis au

désespoir des maux que je vous ai causés; c'est malgré moi que je vous ai combattu; mais après tout ce que j'ai fait contre vous, je suis encore suspect à Charles, que serait-ce si j'avais gardé plus de ménagements? Telle est ma situation. Adieu, les trois cents hommes qui me suivent sont à vous; le chevalier qui les conduit va feindre de m'abandonner, il sait mon secret, il n'en abusera pas. Soyez toujours braves, prudents et généreux. »

En disant ces mots, il s'éloigne en menaçant ses enfants et appelle sa troupe à son secours; mais le commandant ordonne à ses soldats de se ranger du parti de ces quatre chevaliers. Cette feinte désertion fut exécutée avec une si grande vraisemblance, que dix des serviteurs d'Aymon, qui n'étaient point du secret, fondirent sur les transfuges; ils furent repoussés et rejoignirent leur maître à son château. Peu de jours après, il répandit le bruit que les chevaliers qui avaient debauché ses soldats et emporté son trésor étaient ses propres enfants, qui s'étaient rendus méconnaissables à leur père et à leur mère, par un déguisement indigne d'eux; il fit partir un courrier pour en prévenir Charlemagne, qui fut la dupe de cette fable, et qui ne désapprouva pas la conduite des chevaliers envers un père si inhumain.

Le chevalier qui conduisait la troupe d'Aymon, après une marche de trois heures, leva la visière de son casque, et les quatre frères reconnurent Maugis, leur cousin ; ils coururent à lui tous à la fois ; ils l'accablèrent de caresses ne concevaient pas par quel hasard il se trouvait dans les états de leur père. Maugis leur apprit que Charles avait mis sur pied une puissante armée, sans déclarer contre qui il devait diriger ses coups ; mais que supposant le duc d'Aymon réconcilié avec ses enfants, il ne l'avait pas invité de le suivre. « Sur le bruit de la rupture de Charles avec Aymon, continua Maugis, je suis venu offrir mes services et ceux de mes oncles à votre père, qui m'a paru plus attaché que jamais à ce prince. Cependant il se reproche en secret les maux inutiles qu'il vous a faits ; mais il a juré que jamais il ne vous donnerait dés témoignage publics de son amitié ; il m'a donné trois cents hommes d'armes, en me manifestant le désir que nous allassions en Espagne, pays fertile en aventures, et qui pourra nous fournir des occasions de nous faire estimer par Charlemagne, et de l'engager à nous rendre son amitié. »

Maugis parlait encore lorsqu'ils rencontrèrent à Reims trois cents hommes sous les armes. Alard partait pour les reconnaître et Renaud se disposait à combattre : « Arrêtez, leur dit leur cousin,

cette affaire me regarde ; et il leur apprit que d'après ses ordres ces hommes d'armes étaient à lui, et qu'ils allaient les suivre.

Les chevaliers, par des chemins détournés, marchant le plus qu'ils pouvaient à travers les forêts, arrivèrent dans la Brie, gagnèrent Orléans, et se rendirent enfin à Poitiers. Quoiqu'en pays ennemi, ils se contentèrent d'y faire vivre leur troupe aux dépens de Charlemagne.

Ils avaient projeté d'aller en Espagne ; mais ils apprirent à Poitiers que Boulag-Akasir avait chassé du trône d'Aquitaine le roi Yon, et qu'il le menaçait dans Bordeaux avec une armée de vingt mille Sarrasins.

Renaud proposa d'aller le secourir ; ils devancèrent leur troupe et se présentèrent chez le roi, où ils trouvèrent un grand nombre de chevaliers, mais aucun n'égalait Renaud ; sa taille majestueuse, sa démarche fière, son regard noble et doux le faisaient admirer des hommes et adorer les femmes. Ses frères et son cousin ne le cédaient en beauté qu'à Renaud. Le favori du roi, en les voyant, fut frappé et vint au-devant d'eux : ils demandèrent à être présentés à son maître ; il était au conseil ; le courtisan les pria d'attendre un moment, et leur entretien se poursuivit jusqu'à ce que le roi apparût ; Renaud prit ses frères et Maugis par la main, et en les lui présentant :

« Sire, dit-il, nous sommes cinq étrangers, tous chevaliers, nés dans une fortune bien différente de celle que nous possédons aujourd'hui. Nous venons vous offrir nos services; nous avons sept cents hommes d'armes à notre solde; nous ne vous démandons d'autre recompense, si vous êtes content de notre dévouement, que de nous protéger et de nous défendre lorsque nous vous demanderons aide et secours. » Le roi parut très satisfait de leurs offres; mais avant de les accepter, il voulut savoir qui ils étaient: Renaud ne se fut pas plustôt nommé, qu'Yon témoigna la plus grande joie; il connaissait la valeur des quatre fils d'Aymon et leurs infortunes. « Si votre roi vous a proscrits, leur dit-il, si votre père vous a déshérités, un tyran s'est emparé de mes états; nos fortunes sont communes; que notre union soit sincère et durable. Vous voulez m'aider à reconquérir mon trône, je promets de vous aider de tout mon pouvoir contre vos ennemis, quels qu'ils soient. »

CHAPITRE VII.

Boulag-Akasir, parti de Toulouse avec vingt mille combattants, établit son camp à deux lieues de Bordeaux; un détachement de quatre cents Sarrasins s'avança pour lever des contributions et pour ravager tout le plat pays. La ville était en alarmes; Renaud monta sur les remparts, aperçut l'ennemi dans le lointain, et jugea que l'armée ne tarderait pas à se mettre en mouvement; il s'arme ainsi que ses trois frères, et dit à Maugis d'aller prendre le commandement de leurs hommes d'armes.

Renaud alla rassurer le roi; lui dit qu'il allait avec

ses frères chasser le détachement et qu'il attaquerait le camp, afin d'engager une action ; il le pria de tenir son armée prête au premier signal ; puis il sortit de la ville avec sa troupe, joignit le détachement et en tua une bonne partie.

Cependant Boulag-Akasir s'avance avec son armée ; sa marche était rapide et fière ; l'armée moins nombreuse d'Yon se déploie dans la plaine. Renaud l'anime du feu de ses regards : elle attend le signal du combat avec impatience. Boulag-Akasir, accoutumé à vaincre, s'approche de Renaud pour le frapper, son épée tombe sur un chevalier gascon et le pourfend jusqu'à la selle de son cheval ; Alard veut le venger, le terrible Boulag se dérobe à ses coups, qui terrassent deux sarrasins. Le combat devint général ; Yon, étonné des prodiges de valeur des fils d'Aymon, court à leur secours et n'abandonne plus Renaud ; il anime ses troupes, qui ne donnent pas aux sarrasins le temps de frapper ; leur loi leur défendait de fuir, quel que fût le danger ; ils se laissaient égorger en bénissant le prophète. Boulag, les voyant réduits à un petit nombre, ordonne la retraite ; il ne put la faire sans perdre beaucoup de monde : malgré Mahomet, il se détermine à la fuite ; Renaud s'attache à ses pas. Boulag montait un cheval arabe dont la vitesse égalait celle des vents, Bayard avait de la peine à le suivre ; en

moins de trois heures ils avaient laissé Bordeaux à plus de trente lieux derrière eux, et n'étaient point éloignés de Toulouse ; le roi Yon et les frères de Renaud ne savaient ce qu'il était devenu, ils l'avaient perdu de vue dans la chaleur du combat, ils le firent chercher parmi les morts ; les airs retentissaient de leurs cris. Yon voulait en vain les consoler; il promit de donner la moitié de son royaume pour la rançon de Renaud s'il était pris, et si cela ne suffisait pas, il jura qu'il se donnerait lui-même. Il ne voulut point rentrer dans Bordeaux qu'il n'en eût des nouvelles; Maugis, les trois frères et Yon, escortés de deux cents cavaliers, marchèrent sur les traces des ennemis.

Cependant Renaud avait atteint Boulag-Akasir; le sarrasin vit en frémissant ce chevalier intrépide qui avait détruit une partie de son armée. Ne pouvant éviter le combat, il attaque Renaud, sa lance se brise sur son écu; le fils d'Aymon fond sur lui l'épée à la main, et le frappe si vigoureusement sur son casque, qu'il le jette loin de son cheval. Boulag se relève, encore étourdi de sa chute. Renaud ne voulut point combattre à cheval contre un homme à pied, il descend et attend que Boulag se soit remis ; alors ils s'élancent l'un vers l'autre. Tandis qu'ils luttent, le cheval de Boulag effrayé, s'enfuit à travers les champs ; Bayard, qui semble animé de l'ardeur de son maî-

tre, le suit, l'atteint, le saisit avec ses dents par la crinière, et le ramène près des chevaliers.

Boulag avait reçu deux blessures, Renaud l'avait terrassé et se disposait à lui porter le dernier coup. « Généreux chevalier, lui dit-il, accorde-moi la vie et demande-moi le prix que tu voudras ; tout ce que je possède est à toi. Non, répondit Renaud, garde tes dons, je ne veux rien devoir qu'à mon épée ; mais si tu tiens à la vie, il n'est qu'un moyen de la conserver, quitte ton absurde prophète, qui n'a pu te sauver, et embrasse une religion plus pure et plus raisonnable. Promets-moi d'abjurer Mahomet et de te faire chrétien. » Boulag-Akasir avait longtemps réfléchi sur l'Alcoran, il s'était aperçu que ce qu'il contenait de plus raisonnable était une législation accommodée au génie et au caractère des peuples que le prophète avait soumis ou qu'il espérait de soumettre ; il ne voyait rien de divin, rien même qui ne fût au-dessous du grand homme dans sa morale. Boulag n'hésita point. « Chevalier, lui dit-il, je connais ta religion ; si je croyais que la mienne fût meilleure, mille trépas ne me la feraient point abandonner. Je me rends, je suis ton prisonnier, voilà mon épée. » Renaud la reçoit, l'embrasse, l'aide à se relever et le remet lui-même sur son cheval, plus content de cette conquête que s'il avait tué dix mille sarrasins de sa main.

Boulag-Akasir et Renaud revenaient à Bordeaux, se livrant à la confiance et discourant sur la religion des chrétiens et sur les mœurs féroces des enfants du prophète ; ils furent rencontrés par Yon et sa suite ; le roi, Maugis, et les frères de Renaud versèrent des larmes de joie en retrouvant ce héros qui présenta Boulag au roi, en le priant d'avoir pour lui tous les égards dus à un grand capitaine et à un brave guerrier : on le reçut avec amitié, et lorsqu'on fut de retour à Bordeaux, Yon le présenta à tous les seigneurs de sa cour. Il déclara que c'était à Renaud, à ses frères et à Maugis qu'il devait le royaume d'Aquitaine, et voulut qu'on fît trois parts du butin, l'une pour Renaud, l'autre pour les quatre chevaliers, et la troisième pour l'armée ; mais Renaud n'accepta rien de ce qui lui était destiné.

Yon, frappé de tant de générosité, et ne sachant comment récompenser Renaud, eût désiré lui offrir la main de la belle Yolande sa sœur, jeune princesse à peine âgée de dix-sept ans et de la beauté la plus parfaite ; mais la crainte de susciter de trop puissants ennemis à Renaud, l'empêcha de proposer ce mariage. De son côté, Yolande n'était point insensible aux vertus et aux belles qualités du fils d'Aymon. A son retour, elle lui avait marqué sa reconnaissance avec des larmes de joie ; Renaud lui avait présenté Bou-

lag, son prisonnier, et elle les avait félicités, l'un de sa victoire et l'autre d'être au pouvoir d'un si généreux vainqueur. La beauté, les grâces de la princesse, son caractère doux et bienfaisant avaient fait impression sur l'âme du héros; mais sa modestie étouffait ses désirs et lui interdisait tout espoir.

Boulag avait abjuré la religion de Mahomet et promis de ne plus faire la guerre aux chrétiens; mais il désirait retourner aux lieux qui l'avaient vu naître; il s'adressa à la princesse et la pria d'engager le roi son frère de le mettre à rançon; le roi abandonna à Renaud le sort de son prisonnier. Boulag offrait six mulets chargés d'or; le chevalier exigea de plus qu'il remît au roi Toulouse et tout ce qui en dépendait. Boulag y consentit, et la liberté lui fut rendue. Yon, dont cet accord doublait les états, donna les six charges d'or à Renaud, qui refusa de les accepter, en le priant de lui réserver ses bontés pour une autre occasion. Elle ne tarda pas à s'offrir. Quelques jours après le départ de Boulag, Renaud, ses frères et son cousin, chassant sur les bords de la Dordogne, remarquèrent, au-delà de la rivière, une montagne qui présentait un aspect agréable et que dominaient de riches pâturages; le sommet, sans être trop élevé, formait une plaine qui pouvait être aisément fortifiée. « Voilà une belle

situation, dit Allard à son frère! Si nous pouvions trouver ici un autre Montfort, appuyés du roi Yon, Charlemagne ne l'attaquerait point impunément. » Renaud accueillit cet avis; ils traversèrent la Dordogne, se transportèrent sur le terrain même, et après l'avoir bien reconnu, ils revinrent à la cour. Renaud présenta au roi et à sa sœur quatre bêtes fauves qu'ils avaient tuées à la chasse. « Sire, lui dit-il, les fruits de nos délassements et ceux de nos travaux doivent vous appartenir. Rien ne m'appartient que par vous, répondit le roi, c'est à vous que je dois et ma puissance et la tranquillité dont mes états jouissent; le seul regret que j'éprouve, c'est de vous voir rejeter toutes les récompenses que je vous ai offertes. » Renaud répliqua : « Si, pour vous plaire, il faut accepter vos bienfaits, sire, accordez-moi, pour toute grâce, la permission d'élever un château sur la montagne qui est au-delà de la rivière. » Yon lui accorda non-seulement sa demande; mais il lui donna la montagne entière et le terrain qui l'environnait.

Cependant un de ses courtisans, qui aimait Yolande et qui n'osait faire éclater hautement son dépit contre Renaud, prit le roi en particulier et lui représenta les conséquences dangereuses du don qu'il faisait aux fils d'Aymon. Le roi fut ébranlé; mais il avait promis à Renaud et ne

voulut point lui manquer de parole. Cependant il lui dit : « Je n'ignore point qu'en vous permettant d'élever un fort dans mes états, je me mets en quelque façon en votre pouvoir ; mais j'ai trop de confiance en votre générosité pour devoir craindre le moindre attentat. » Renaud et ses frères lui jurèrent une amitié et une fidélité éternelles, et promirent de le défendre contre tous ses ennemis.

Le château fut construit en peu de temps ; Renaud le fortifia de tous côtés et éleva des tours de distance en distance sur la croupe de la montagne. Puis il pria le roi de donner un nom à cette nouvelle cité ; il la nomma le château de Montauban, et fit publier dans toutes les villes de son royaume que tous ceux qui voudraient l'habiter seraient exempts de tout impôt pendant dix ans.

On y courut en foule, la ville fut bientôt peuplée. Les courtisans murmuraient ; le fils d'Aymon, instruit de leurs craintes, alla trouver le roi, et après lui avoir renouvelé l'assurance de sa fidélité, il le pria d'assembler son conseil. Lorsqu'il fut réuni, Renaud demanda que ceux qui craignaient qu'il n'abusât un jour, lui ou ses frères, de la grâce que le roi venait de leur accorder, proposassent leurs difficultés et qu'il tâcherait de les résoudre. Quelques-uns répétèrent ce qu'ils avaient déjà dit au roi. « Nous n'avons, dit Re-

naud, d'autres gages à offrir que notre parole et nos personnes ; si quelqu'un peut trouver un autre moyen, qu'il l'indique, et nous sommes prêts à accepter toutes les conditions que le roi voudra nous imposer. » Alors Godefroi de Moulins demanda au roi la permission de lui parler en particulier : ils se retirèrent à l'écart, et après un moment d'entretien, on vit le roi, la joie sur le visage, embrasser ce chevalier, le quitter brusquement, reprendre sa place et dire à Renaud : « Vous venez de vous engager solennellement d'accepter toutes les conditions que je voudrai vous imposer. En voici une qui seule peut rassurer mes sujets, et vous ôter à jamais le pouvoir de leur nuire. Yolande est l'objet des vœux des plus vaillants chevaliers de ma cour et des princes mes voisins ; elle connaît votre mérite, et je sais que vous n'êtes pas insensible à sa beauté, quoique votre modestie vous ait empêché de vous déclarer : Renaud, je vous dois la couronne, nous sommes amis, soyons frères ; j'espère que ma sœur ne s'opposera point à un mariage qui fera mon bonheur et la sécurité de mon peuple. »

Renaud rendit de profondes actions de grâces au roi, et ajouta que c'était à la princesse à décider ; qu'il n'y avait aucune raison d'état qui pût lui faire désirer un si grand bonheur si elle y avait

la moindre répugnance. Le roi renvoya le conseil au lendemain.

A peine se fut-on séparé, que le roi passa dans l'appartement de sa sœur et lui annonça que la nation venait de lui donner un époux; Yolande frémit. « Eh quoi! sans me consulter? »

Yon, qui ne doutait point des sentiments de sa sœur, lui déclara que le choix était tombé sur Renaud, mais qu'il n'avait rien voulu conclure sans l'aveu de la princesse. « Allez, mon frère dit-elle, rassemblez le conseil, et assurez la nation que j'approuve le choix qu'elle a fait. » Le roi fit entrer les courtisans, qui dissimulèrent leur dépit et félicitèrent Renaud.

Le conseil se rassembla le lendemain; le mariage de Renaud et de la princesse fut décidé, le roi en ordonna lui-même les préparatifs; on n'oublia point les tournois, les quatre frères et Maugis s'y distinguèrent encore plus par leur courtoisie que par leur bravoure. Cette alliance mit le calme dans les esprits: les fils d'Aymon se firent adorer, et les Bordelais ne formèrent qu'un même peuple avec ceux de Montauban.

CHAPITRE VII.

Charlemagne, ce roi puissant, dont le nom seul faisait trembler les Sarrasins, qui régnait sur une partie de l'Europe, voyait avec une peine cruelle, que quatre jeunes guerriers échappaient à son courroux. Il ordonna à Oger le Danois et à Naimes d'aller à la cour d'Aquitaine, et de menacer Yon de sa colère, s'il refusait de lui remettre Renaud et ses frères.

Les députés parvenus à la cour d'Yon, Oger s'adressa au roi et lui dit : « Charlemagne est informé que vous avez permis à Renaud et à ses frères de se construire un fort au milieu de vos

états, et de former une souveraineté nouvelle au milieu de votre royaume. Quelque contraire que cette conduite soit à la saine politique, Charles s'en inquiète peu; mais ce qui l'indigne et le blesse, c'est que vous ayez pris sous votre protection ses plus cruels ennemis : s'il n'a pas fait éclater sa colère contre vous, c'est qu'il veut bien croire que vous ignoriez les causes de son ressentiment. Apprenez donc, que Renaud est non-seulement le neveu du duc d'Aigremont, l'assassin du fils du roi, mais qu'il a assassiné lui-même Berthelot, neveu de ce Prince. »

Yon répondit, avec fermeté, qu'il eût desiré vivre en bonne intelligence avec Charlemagne, son parent; mais qu'il n'achèterait jamais son amitié par une perfidie; que si le roi voulait recevoir les fils d'Aymon en grâce, il pouvait compter pour ses amis, ces quatre chevaliers, ses parents, le roi d'Aquitaine et ses alliés.

Oger et Naimes protestèrent que, sous peu de temps, Charlemagne le ferait repentir de ses refus, et que dès ce moment, il lui déclarait la guerre.

Quand les ambassadeurs eurent rapporté à leur maître la réponse du roi d'Aquitaine, il voulut qu'on s'armât sur le champ; mais le sage Naimes modéra ses transports; il représenta à Charlemagne que le seul nom de Renaud effrayait les soldats

français, qu'il fallait faire de nouvelles levées, et qu'il était aisé de juger par la résistance que le château de Montfort avait faite, de celle qu'on devait attendre de celui de Montauban.

Le roi était indigné qu'on osât lui parler des fils d'Aymon comme de héros si redoutables ; il eût voulu n'être que le dernier chevalier de sa cour, il eût défié les quatre fils d'Aymon, Maugis et le roi lui-même. Il était dans cette agitation, lorsqu'on lui présenta un jeune homme d'une beauté ravissante, portant dans les yeux toute l'intrépidité de son âme joignant à la fierté du héros toute la modestie de la valeur véritable, au coup-d'œil de l'homme consommé, la défiance que l'homme prudent a toujours de lui-même. Ce damoisel (nom que portaient les jeunes gentilshommes qui n'étaient point encore Chevaliers), parut à la cour de Charles avec les habits les plus magnifiques ; mais tout respirait en lui le guerrier ; il était escorté de trente écuyers, aspirant tous à être chevaliers, et ayant presque tous mérité cet honneur par des exploits héroïques. Il avait caché son nom, voulant ne devoir qu'à son propre mérite l'accueil que lui ferait le roi. Ce prince, en le voyant, se sentit pénétré d'estime et d'amitié pour lui ; il lui marqua ses sentiments de manière à le distinguer de tous les chevaliers de sa cour, et ce qu'il y eut de singulier, c'est

que personne n'en fut jaloux. Charles lui demanda qui il était : « Un jeune homme, répondit-il, qui s'estimerait trop heureux de consacrer ses services à son souverain, et qui n'a d'autre ambition que de marcher sur les traces du brave Milon. son père, et d'imiter les vertus de sa mère, votre digne sœur.... O ciel! s'écria le roi, en embrassant Roland, je te rends grâces de m'avoir donné un neveu digne de moi, et de m'envoyer un vengeur capable de combattre Renaud. »

Roland pria le roi, son oncle, de l'armer chevalier, n'ayant jamais voulu recevoir cet honneur que de lui : Charles remit la cérémonie au lendemain, afin qu'elle fût plus éclatante; il y eut des fêtes brillantes et de magnifiques tournois. Dès que Roland fut fait Chevalier, il proposa de joûter contre quiconque se présenterait. Oger, pour éprouver par lui-même si ce jeune guerrier était aussi redoutable qu'on le croyait, se présenta; la victoire balança quelque temps et resta à Roland, qui força son adversaire à s'avouer vaincu.

Charlemagne se félicitait des vertus de son neveu; la beauté de Roland enlevait tous les cœurs; sa bravoure lui attirait le respect de la cour et du peuple. Le roi le pressait de se préparer pour aller combattre Renaud et le roi Yon, lorsqu'on apprit que les Sarrasins avaient fait de grands ra-

vages depuis les sources du Rhin jusqu'à Cologne; qu'ils tenaient assiégée cette ville et dont ils avaient brûlé les environs. Les assiégés, craignant d'être forcés, sollicitaient les secours de Charlemagne, qui suspendit ses projets contre Renaud et donna vingt mille hommes d'armes à son neveu, pour délivrer Cologne et chasser les Sarrasins.

Roland et ses vingt mille hommes arrivèrent le huitième jour à la vue des ennemis. Aussitôt l'alarme fut répandue dans le camp, et l'armée se rangea en bataille; Roland paraît tout-à-coup, fond sur les ennemis, en fait une boucherie horrible, et les force à prendre la fuite, séparés en deux corps, Oger poursuivit ceux qui fuyaient dans la plaine, et Roland ceux qui allaient vers le Rhin. Ils furent arrêtés par ce fleuve; le comte d'Angers, l'intrépide Roland, ne craignit point d'affronter un ennemi poussé à bout; il ne fit que passer, et le rivage fut couvert de morts. Un roi des Sarrasins se défendait contre un gros de Français avec une audace qui attira l'attention de Roland; il y courut, se fraya une route jusqu'à lui et le fit prisonnier. Almonasar, c'était le nom du roi, demanda grâce pour celles de ses troupes que le fer des Français avait épargnées; il leur ordonna de mettre bas les armes et de se rendre. Oger et Naimes, lassés de frapper et de suivre les fuyards, ramenèrent aussi un nombre infini de prison-

niers à Roland ; on les enchaîna tous deux à deux, et Naimes fut chargé de les conduire en France. Almonasar promit d'abjurer sa religion, d'obéir au roi, lui et sa postérité, et de lui prêter serment de fidélité et de vasselage, Roland rétablit l'ordre dans Cologne et dans ses environs, et répara les dégâts que les Sarrasins y avaient faits : il revint ensuite, avec son prisonnier, à la cour de Charles, qui le combla de caresses et de bienfaits, et le laissa le maître de disposer du vaincu. Il fut renvoyé dans ses états, libre, et après avoir prêté serment de fidélité à Charlemagne.

CHAPITRE VIII.

Charlemagne, délivré des Sarrasins par la valeur de son neveu, assembla son conseil, pour arrêter les moyens les plus prompts de punir les fils d'Aymon. Roland proposa d'attaquer le roi d'Aquitaine et d'assiéger Montauban, et Naimes approuva ce projet ; Charlemagne fit expédier des ordres dans tout le royaume, afin que tout le monde fût rassemblé à Paris ou dans les environs, au commencement d'avril.

Vers ce temps, on vit arriver Richard de Normandie, avec un grand nombre de chevaliers, Sa-

mon de Bretagne, suivi de la noblesse de son pays, Dizier d'Espagne, avec dix mille gens d'armes, Geoffroy, comte d'Avignon, Bertrand d'Allemagne et ses Irlandais, accompagnés d'une troupe d'Africains et de mille archers. Le dernier fut l'archevêque Turpin, avec une troupe choisie, très bien disciplinée et formée à toutes les ruses de la guerre. Le roi fit assembler son armée qui se montait à cent mille combattants anciens, et à trente mille nouveaux, la plaça sous le commandement de Roland, et lui fit donner l'oriflamme.

Arrivé devant Montauban, Roland, aveuglé par sa valeur, proposa d'abord de l'assiéger et d'essayer de le prendre d'assaut. Charlemagne, qui voyait mieux les difficultés du succès, voulut tenter la voie des négociations, afin d'épargner le sang de ses soldats. On envoya un chevalier désarmé; il fut introduit dans la ville, et somma Renaud de se rendre à merci et de livrer Richard à la discrétion du roi; en cas de refus, le roi lui faisait annoncer qu'il n'accorderait aucune grâce, et qu'il ferait expirer les quatre fils d'Aymon et leur cousin dans les supplices. « Renaud répondit en souriant à l'envoyé : « Le roi me connaît trop bien pour me faire sérieusement une proposition, il me désapprouverait lui-même, si je acceptais. Richard est mon frère et mon ami,

fût-il étranger et mon ennemi, il suffirait qu'il m'eût demandé un asyle pour que je le défendisse au lieu de le livrer ; mais si le roi veut nous rendre son amitié, et nous recevoir à son service, nous nous remettrons entre ses mains, et nous lui abandonnerons ce château. »

Charles eût accepté l'offre de Renaud, s'il n'eût consulté que son cœur, Naimes le lui conseillait ; mais il crut que sa gloire était intéressée à la punition de Maugis ou de quelqu'un des fils d'Aymon.

Rejetant l'avis de Naimes il ordonna que le camp fût établi autour et le plus près de Montauban qu'il se pourrait. Roland fit tendre sa tente vis-à-vis de la porte qui était à droite. Le roi avait la sienne à la porte opposée. Lorsque Roland eut reconnu la place, loin de penser qu'on pût l'emporter d'assaut, il alla jusqu'à dire que jamais Montauban ne serait pris. Olivier lui fit observer en vain qu'ils avaient pris Lausanne, détruit la grande tour et le donjon de Constantinople, Roland persista.

Un jour que, frappé de la beauté du pays, il était allé, accompagné d'Olivier, le parcourir ensemble en chassant, Renaud, informé de leur absence, appela ses frères et Maugis, et profitant de cette occasion d'humilier l'orgueil de Roland, ils prirent environ quatre mille hommes qu'ils embusquèrent dans le plus épais de la forêt; Renaud

se fit conduire vers la tente de Roland, et en enleva le dragon qui la surmontait. L'archevêque Turpin, l'Ulisse des Français, aperçut un vol considérable de corbeaux; il se douta qu'il y avait des troupes dans le bois : en effet, à force de regarder, il vit reluire des armes à travers les arbres. Il appela Oger, et lui dit de s'armer au plus vite; Oger fit mettre aussitôt le camp sous les armes. Renaud, fâché d'avoir été sitôt découvert, ne se déconcerta point; il dit à Maugis de rester dans le bois avec mille cavaliers, et de n'en sortir qu'en cas de besoin; alors avec ses trois mille combattants, il paraît dans la plaine et fond sur le camp. Il va de tente en tente, les renverse, massacre tout ce qui se présente, et demande : « Où sont Olivier et Roland ? Ne savent-ils que nous appeler traitres et nous menacer ? Pourquoi se cachent-ils ? » L'archevêque Turpin ne peut entendre calomnier ainsi les deux jeunes héros : « Renaud, s'écria-t-il, c'est parce que tu as su qu'ils n'étaient point au camp, que tu as osé l'attaquer; je doute que tu eusses eu cette témérité, si tu avais su les rencontrer. » En disant ces mots, il l'attaque; les pièces de leurs armures volent en éclats; leurs lances se rompent dans leurs mains; leurs épées se brisent, mais ils sont inébranlables. Renaud, au dernier coup d'épée, fit chanceler Turpin : « Révérend chevalier, lui

dit-il, prêtre d'un Dieu de paix, crois-moi, cours aux pieds des autels; les combats ne sont pas faits pour toi ». L'archevêque, écumant de colère, s'élance sur Renaud pour le punir de ce reproche. La fureur des chefs passe dans l'âme des soldats; tout s'émeut; l'action devient générale. Les quatre frères faisaient un carnage horrible : toute l'armée de Charlemagne était en ligne et ne se trouvait pas encore assez forte pour leur résister. Lorsque Maugis vit qu'elle était entièrement occupée, il sortit du bois et se jeta avec ses mille hommes au plus fort de la mêlée. Les Français après des prodiges de valeur, lassés de combattre, affaiblis par le nombre de blessés et de morts, battirent en retraite, et gagnèrent leurs retranchements; Maugis et les trois frères firent un butin immense et rentrèrent à Montauban, où ils arborèrent sur la plus haute tour, le dragon que Renaud avait arraché du pavillon de Roland. Lorsque le roi vit le dragon, il crut que Roland s'était emparé du château, tandis que Renaud et ses frères étaient occupés à se battre contre ses troupes; cette pensée lui faisait supporter ses pertes avec moins de chagrin; mais la vérité cruelle vint bientôt lui ouvrir les yeux.

Olivier et Roland revenaient de leur tournée; ils rencontrèrent Archambaud, qui leur fit le détail de cette malheureuse journée.

Roland, consterné de ce récit, courut chez l'archevêque Turpin qui le consola, et qui le conduisit dans le pavillon de Charlemagne ; le roi le vit si humilié, qu'il se contenta de lui faire remarquer que la moinde négligence à la guerre était presque toujours suivie des plus grands malheurs, surtout lorsqu'on avait affaire à un ennemi actif et vigilant.

Charlemagne, irrité par les obstacles, jura qu'il périrait plutôt que de renoncer au siége de Montauban. Naimes ne lui conseillait point de l'abandonner, mais il était d'avis qu'on cherchât à détacher le roi Yon de l'alliance des quatre fils d'Aymon, par l'appât de récompenses proportionnées au service qu'il pouvait rendre.

Ce conseil fut approuvé ; Charles envoya un hérault à Toulouse, où le roi s'était retiré. Yon, tenté des offres qu'on lui faisait, assembla son conseil et représenta que Charlemagne, avec cent trente mille hommes, était entré dans l'Aquitaine, et qu'il menaçait d'y mettre tout à feu et à sang, de détruire toutes les villes, et de s'emparer de la couronne, si on ne lui livrait les fils d'Aymon. Les courtisans furent divisés d'opinion ; tandis que Godefroy, parent d'Yon, qui avait espéré épouser Yolande, et qui depuis ce temps était le plus cruel ennemi de Renaud, engageait vivement le roi à abandonner les quatre frères dont il accusait l'am-



bition, le comte d'Anjou qui voyait la conduite de Renaud avec le désintéressement d'un vieux militaire qui n'a rien à espérer ni à craindre de la cour, représentait avec non moins d'énergie, que la perfidie qu'on proposait, excitait toute son indignation, qu'elle était suggérée par l'animosité, et fondée sur la calomnie. Les fils d'Aymon, disait-il, à Yon, ne sont coupables ni envers Charlemagne, ni envers vous. Lorsque d'Aigremont eut assassiné Lothaire, tout jeunes qu'ils étaient, ils furent les premiers à blâmer leur oncle; ils ne prirent aucun parti dans cette querelle, parce qu'ils savaient que la vengeance de Charlemagne était juste, et parce qu'il eût été contraire à l'honneur de défendre un assassin. Quand Renaud n'aurait pas en sa faveur la conduite la moins suspecte et la plus soutenue, ne suffit-il pas que vous ayez promis de le défendre et de le protéger contre ses ennemis, comme il s'est engagé de vous secourir envers et contre tous? Vous êtes lié par le serment le plus solennel; il ne vous est pas permis de le violer. Je compte pour rien l'amitié que vous lui avez jurée, et l'alliance que vous avez contractée avec lui : on sait quelle est la force de ces liens pour les souverains; mais, si malgré tout ce que vous devez aux fils d'Aymon, vous les livrez à leurs ennemis, Charlemagne sera le premier à vous mépriser, à vous en punir peut-être,

et toutes les nations s'élèveront contre votre ingratitude. »

Godefroy, malgré la justesse de ces aveux, ayant repris la parole, détermina le roi à la trahison. Il écrivit à Charlemagne qu'il mettrait avant dix jours, les fils d'Aymon en son pouvoir ; qu'ils se rendraient, par son conseil, dans la plaine de Vaucouleurs, désarmés, portant en main des roses et des branches d'olivier en signe de paix ; qu'il pouvait faire tenir dans les bois des environs, des troupes toutes prêtes pour s'emparer d'eux.

L'envoyé remit la lettre et ajouta que le roi mettait pour seule condition que Charlemagne retirerait ses troupes et remplirait les engagements qu'avait offerts son héros. Le roi renouvela ses promesses et les accompagna de serments.

Le roi d'Aquitaine assuré de la parole de Charlemagne, partit pour Montauban, et dit aux fils d'Aymon qu'il a fait leur paix avec Charlemagne, et qu'il vient pour les en féliciter ; il leur fait un faux récit des négociations, et leur apporte de la part de Charlemagne, quatre manteaux d'écarlate fourrés d'hermine et quelques bijoux que le roi avait ajoutés à ce présent ; ensuite pour les faire mieux tomber dans le piége : « Il est convenu, dit-il, que demain vous vous rendrez tous les quatre sans autres armes que vos épées, et sans autre suite que dix chevaliers et comtes de ma

cour, dans la plaine de Vaucouleurs, avec les manteaux que Charlemagne vous a envoyés, montés sur des mulets, et portant dans vos mains en signe de paix, des roses et des branches d'oliviers. Le roi doit vous y attendre avec le duc Naimes de Bavière, Oger et ses douze pairs; vous tomberez à ses genoux, et lui il vous pardonnera et vous remettra en possession de tous vos châteaux. »

Renaud n'avait aucune méfiance du roi Yon; mais il craignait quelques piéges de la part de Charles. Yon le rassura et lui dit que Charles avait engagé sa foi.

Alard, Richard et Guichard, n'eurent pas plus tôt appris ce traité qu'ils tombèrent dans la plus profonde tristesse. « Si cette paix, disaient-ils, est véritable, pourquoi le roi veut-il que nous allions la signer sans armes et sans suite? Méfions-nous de quelque trahison. Non, dit Renaud, Charlemagne ne poussera pas la perfidie jusqu'à ce point : d'ailleurs il faudrait qu'Yon fût du complot, et ce serait un crime que de le soupçonner. »

Mais qui pourrait peindre les craintes et les alarmes d'Yolande, lorsque Renaud alla prendre congé d'elle? Il lui représentait en vain qu'il ne pouvai supposer Yon le plus perfide des hommes. « Eh! serait-il le premier, disait-elle,

qui aurait sacrifié sa sœur à de vils intérêts ? Je me méfie de l'univers entier, quand il s'agit de mon époux : non, mon cher Renaud, vous ne vous livrerez point à vos ennemis. C'est les armes à la main qu'un héros traite de la paix, et non comme le commandant d'une ville prise d'assaut ». Malgré ces divers pressentiments, Renaud et ses frères partirent accompagnés de dix seigneurs. Yon gémissait dans le fond de son âme ; mais l'avarice et la crainte étouffaient ses vrais sentiments ; s'il avait cru trouver plus d'avantage à trahir Charlemagne, il l'eût trahi en faveur des fils d'Aymon ; mais le roi était puissant, et eux n'avaient que de la vertu. Cependant Renaud, pendant la route, levait quelquefois les yeux vers le ciel ; il était triste, et je ne sais quel pressentiment lui faisait éprouver d'avance le sort qui l'attendait.

Ils arrivèrent enfin dans la plaine de Vaucouleurs qui, depuis la trahison de Charlemagne, a changé de nom. Cette plaine est située entre Bordeaux et Bayonne, et entourée de forêts épaisses qui s'étendent à plus de dix lieues. La Dordogne et la Gironde la traversent pour aller se jeter à la mer ; sur la gauche, était un rocher escarpé, divisé par une ouverture étroite où deux hommes pouvaient à peine entrer de front ; quatre chemins aboutissaient à cette plaine, l'un

aboutissait à la France, l'autre conduisait en Espagne, le troisième en Galice et en Portugal, et le quatrième au royaume d'Aquitaine. Chaque chemin était gardé par cinq cents hommes embusqués dans la forêt.

Renaud et ses frères, étonnés de ne voir personne dans la plaine, la traversèrent jusqu'au pied du rocher: Allard proposa une seconde fois de retourner à Montauban. « Désarmés, comme nous le sommes, vingt chevaliers suffiraient pour nous prendre. » Renaud, qui commençait à soupçonner Yon, et qui avait rempli sa promesse, était prêt à suivre les conseils de son frère, lorsque Foulques de Morillon, à la tête de trois cents hommes, apparut, la lance baissée contre lui*: « Ah! s'écria Renaud, je ne le vois que trop, nous sommes trahis; le roi, ajouta-t-il, en s'adressant aux dix seigneurs qui escortaient, nous a confiés à vous; c'est à vous à nous secourir, à nous seconder. » Godefroi jeta un regard de mépris sur Renaud, et lui répondit brusquement qu'il était trop brave pour avoir besoin de son secours. Renaud indigné tire son épée, et d'un revers sépare sa tête de son corps. Les neuf autres chevaliers prirent la fuite. « Mes amis, dit Renaud à ses frères, puisque nous ne pouvons éviter la mort, vendons chèrement notre vie; ne nous séparons point, et prenons garde de tomber vivants entre les

mains de ces traîtres. » Ils s'embrassèrent, mirent leurs manteaux autour de leurs bras et attendirent leurs ennemis l'épée à la main. Morillon, étonné de leur audace, leur dit qu'Yon les avait livrés, que toute résistance était inutile, et qu'il leur conseillait de se rendre. « Insensé, lui répondit Renaud, lâche! qui ne rougit pas d'attaquer des chevaliers désarmés, n'espère pas nous avoir vivants, et crains pour toi-même, si tu as le courage de te battre à armes égales. » Foulques, sans lui donner le temps de se mettre en défense, lui porta un coup de lance et lui perça la cuisse. Renaud et son mulet roulèrent sur la poussière. Alard, qui crut son frère mort, s'écria : « C'en est fait, il ne nous reste plus d'autre parti que de nous rendre. Notre soutien est tombé. »

« Que parlez-vous de vous rendre? s'écria Renaud, » en disant ces mots, il se dégage, arrache avec effort le fer de sa lance, et crie à Foulques : « traître, descends, et viens, si tu l'oses, te battre avec moi l'épée à la main. » Morillon pousse lâchement son cheval contre Renaud et lève son épée; le fils d'Aymon, plus adroit, l'évite, s'élance sur la croupe du cheval de son ennemi, lui enfonce son épée dans le corps, et le jette à terre sans vie. Ainsi Renaud se trouva parfaitement monté; il se fit donner la lance et l'écu de son ennemi, et dit à ses frères de ne pas se séparer. Après

ces mots, il se jette au milieu des Français, baisse sa lance sur le duc de Croy et l'étend à ses pieds; il prend son épée, frappe Enguerrand et partage sa tête en deux; onze chevaliers et nombre de combattants expirèrent sous ses coups.

La fureur l'avait emporté plus loin qu'il ne voulait; il se retourne; il voit Alard qui avait pris un cheval, un écu et une lance d'un chevalier qu'il avait tué. Quoiqu'il fût blessé, il joignit Renaud, et tous les deux firent un carnage horrible des Français; Richard et son frère étaient à pied; leurs mulets avaient été tués; ils se firent jour jusqu'à Renaud, et lorsqu'ils furent tous ralliés, il devint impossible de les entamer; ils entassaient les morts autour d'eux; mais au lieu de les attaquer, les Français formèrent un peloton auquel ils donnèrent une impulsion à laquelle les fils d'Aymon ne s'attendaient point. Ils se trouvèrent encore séparés. Richard se retira vers la roche, Guichard, seul et à pied, fut saisi par surprise et fait prisonnier; il avait tué plusieurs combattants et en tua deux encore en se débattant entre les mains de ceux qui l'avaient pris; il était couvert de blessures; on le lia comme un criminel, sur son cheval, et on l'emmenait. Renaud s'en aperçut et rejoignant Alard, « Courons, lui dit-il, délivrons Guichard ou périssons avec lui; l'infamie de la mort que Charlemagne lui destine

rejaillirait sur nous. Comment percer jusqu'à lui, disait Alard? n'importe, attaquons. » Aussitôt, s'abandonnant à leur courage, ils fondent sur les Français qui escortaient le prisonnier, les dissipent et parviennent jusqu'à lui. Alard le délia, tandis que Renaud tuait ou écartait tout ce qui s'approchait. Alard, après l'avoir délivré, lui donna le cheval même où on l'avait attaché, une lance et une épée enlevées à un de ceux qu'il avait tués. Guichard se vengea cruellement de l'affront qu'il avait reçu; il leur manquait Richard : après Renaud c'était le plus brave des quatre fils d'Aymon. N'en pouvant plus de fatigue et du sang qu'il avait perdu, il s'était couché au pied du rocher, n'ayant pas eu la force de le gravir. Il avait tué de sa main, cinq comtes, quatorze chevaliers, et plusieurs soldats. Gérard de Vauver, cousin de Foulques, l'ayant aperçu presqu'expirant, vint sur lui, et de sa lance lui fit, au ventre, une si large blessure, que les boyaux paraissaient; il ne douta pas qu'il ne l'eût tué, et il alla publier sa mort. Richard eut encore assez de force pour se relever, et d'une main fermant sa plaie, il court après son assassin, le frappe sur son casque, et le coup glissant en travers, il lui enlève la tête et l'épaule droite; Gérard tomba mort d'un côté, et Richard, que cet effort avait encore affaibli, tomba

de l'autre; il ne lui restait presque plus de sang dans les veines.

Ses frères, qui ne le voyaient point, inquiets de son sort, accablés d'ailleurs par le nombre, s'acheminèrent vers le rocher, où ils cherchèrent à se faire un retranchement. Renaud aperçut le malheureux Richard presque sans vie, entouré d'un grand nombre de Français qu'il avait tués. « Descendez, dit Renaud à ses deux frères, et tandis que je soutiendrai l'effort des assaillants, soulevez Richard et portez-le dans l'ouverture du rocher. O brave Richard ! ajoutait-il en pleurant et en écartant les ennemis, tu es donc la première victime qu'Yon ait immolée à Charlemagne? puisse ton ombre être témoin de ma vengeance ! » Tandis qu'il soutenait toute la fureur des combattants, Alard et Guichard enlevèrent Richard sur leurs écus et le transportèrent sur le rocher, au milieu d'un nuage de flèches; ils virent qu'il n'était point mort; ils l'embrassèrent avec des larmes de joie. « Mes chers amis, leur dit-il d'une voix faible, je me trouve mieux, allez secourir Renaud; que je le voie encore une fois avant de mourir : si vous pouvez gagner ce retranchement, je ne désespère point encore de la victoire.»

Alard et Guichard coururent au secours de Renaud; il avait lui seul abattu trente combattants dans le peu de temps que ses frères avaient

eté absents; leurs chevaux avaient été pris; mais ils en trouvèrent d'autres; car il restait plus de chevaux que de cavaliers. Ils repoussèrent les ennemis, et en battant en retraite, ils gagnèrent l'ouverture du rocher et se bornèrent à en défendre les approches.

C'est alors que parut Oger à la tête de trois mille hommes; il vint sommer Renaud et ses frères de se rendre : « Jusqu'à présent, leur dit-il, je n'ai pas voulu paraître; vous êtes mes cousins, et j'ai dû vous ménager; votre obstination et ma patience me rendraient coupable envers le roi, si je tenais plus longtemps mes troupes dans l'inaction. Je veux bien ne pas les aider, mais je ne puis vous défendre; tout ce que je puis, c'est de vous conseiller de vous en rapporter à la clémence de Charlemagne. — Mon cousin, dit Renaud, si c'est là tout ce que vous pouvez faire pour nous, vous deviez vous dispenser de me le proposer. »

Richard avait repris des forces; il pria Guichard de déchirer son manteau et de le ceindre pour soutenir ses entrailles; lorsqu'il n'eut plus à craindre pour sa blessure, il se souleva, et s'adossant au rocher, il étonna ceux qui l'avaient cru mort; Alard était étendu derrière le rocher, perdant tout son sang d'une flèche qui lui avait percé la cuisse : l'exemple de Richard le ranima; il

banda lui-meme sa plaie et se montra aux fran-çais, qui ne comprenaient pas comment ils avaient pu résister si longtemps.

Cependant Oger fut touché de la situation de ses cousins : il fit suspendre l'attaque du rocher. Il dit à ses troupes qu'il espérait les déterminer à se rendre et qu'il allait leur parler. Il s'approche de Renaud sans armes, il lui demande de lui permettre de venir sur le bord de l'ouverture; lorsqu'il est à portée de se faire entendre : « Mes amis, leur dit-il, je suis fâché de ne pouvoir vous secourir, je l'ai promis au roi; vous allez être assaillis par toutes les troupes; ce n'est pas avec vos épées et vos lances que vous les empêcherez de gravir sur ce rocher, n'eussiez-vous qu'à frapper pour les abattre à mesure qu'elles se présenteront. vous seriez hors de combat par la fatigue seule, avant que la moitié fût tombée sous vos coups. Il vous reste une ressource, c'est de rassembler autant et de si grosses pierres que vous le pourrez, de les mettre à portée de l'ouverture du rocher et de les faire rouler sur les combattants à mesure que les soldats graviront. Pour vous prouver qu'il ne dépend pas de moi de vous secourir, je reste jusqu'à ce que vous ayez fait une assez grande provision de pierres. »

Ce conseil parut sage à Renaud, qui en remercia son cousin, sans toutefois lui pardonner de se

rendre complice de la perfidie d'Yon et de la vengeance injuste de Charlemagne. Renaud et Guichard, comme les moins blessés, montèrent au haut du rocher pour ramasser des pierres; puis en jetant les yeux sur la plaine, ils contemplaient avec satisfaction les ennemis qu'ils avaient détruits. Tout à coup une troupe nombreuse parut au-delà de la forêt; Renaud reconnut Bayard et Maugis. « Oh! mon frère, s'écria-t-il en embrassant Guichard, c'est Maugis que le ciel nous envoie; dis-le à nos frères, surtout qu'Oger n'en sache rien: ô ciel! je te rends grâces. » Renaud revint auprès d'Oger tandis que Guichard alla apprendre à Alard l'heureuse nouvelle.

Cependant les troupes murmuraient de leur inaction. Oger était prêt à quitter la montagne, pour leur laisser commencer l'attaque. « Eh quoi! mon cousin, lui dit Renaud, nous refuserez-vous encore quelques moments de repos; retardez d'une heure seulement l'attaque, Charlemagne n'aura aucun reproche à vous faire. » Oger y consentit. Il descendit de la montagne pour aller calmer l'impatience des Français, et leur dit que les fils d'Aymon, presque décidés à se rendre, demandaient quelques instants de plus pour prendre une dernière résolution. Les chefs ne paraissaient pas décidés à accorder ce délai; mais il

menaça de couper la tête au premier qui ferait le moindre mouvement sans son ordre.

Le temps accordé n'était pas à moitié écoulé, que la joie, suspendant les douleurs d'Alard et de Richard, ils se sentirent en état de combattre. « Mes amis, dit Richard à ses frères, autant que j'en ai pu juger, la troupe que Maugis conduit, est d'environ cinq mille hommes; et les Français ne sont pas au-delà de quatre mille. Ce n'est pas assez que Maugis nous dégage, il faut qu'il nous venge. Si les Français se doutent de son arrivée, ils fuiront; ne leur donnons point le temps de s'en apercevoir : courons les combattre, et pendant que nous serons aux mains, Maugis qui s'approche, déploiera ses troupes dans la plaine et les surprendra de tous côtés. »

L'avis de Richard fut suivi; Renaud et Guichard descendirent les premiers, Richard et son frère les suivaient. Les Français ne doutèrent pas qu'ils ne vinssent se rendre. Oger courut à eux : « Pourquoi, leur dit-il, avez-vous quitté vôtre asyle ? Si c'est pour vous rendre à Charlemagne, il fallait mieux expirer les armes à la main; car je ne dois pas vous cacher que ce prince a juré qu'il voulait vous traiter avec la plus grande rigueur; si c'est pour combattre, le lieu que vous occupiez était inaccessible, ou du moins vous pouviez, avec le secours que je vous avais indiqué, vous y

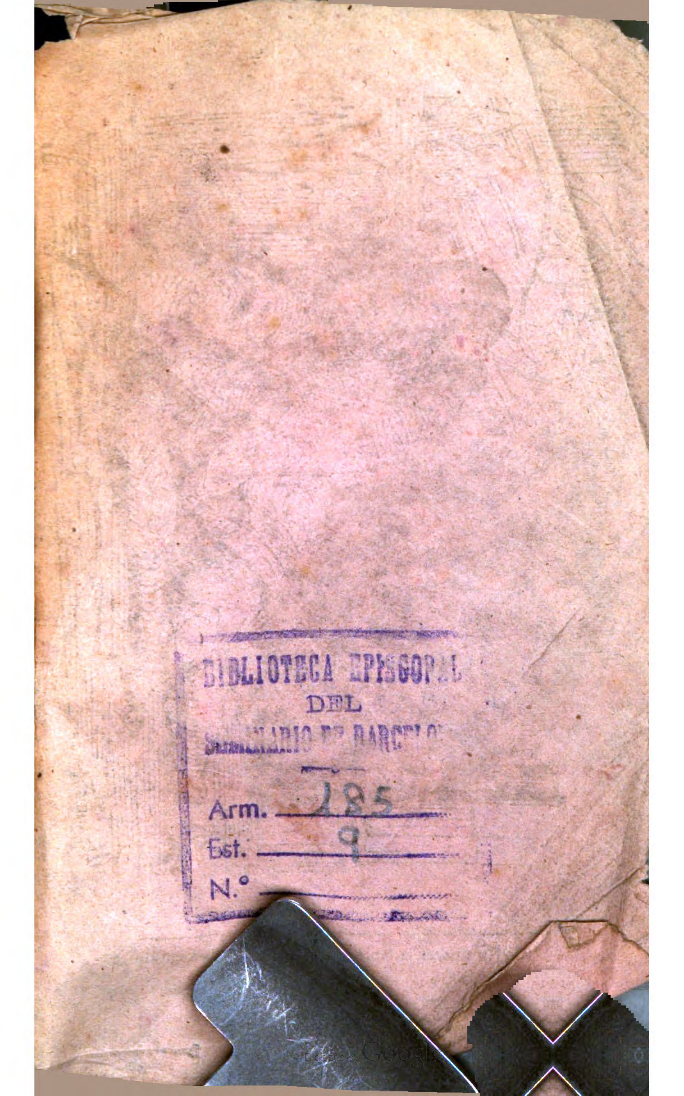
défendre longtemps. Nous voulons combattre, pondit Renaud, et nous espérons vous vainc Le peu de repos que vous nous avez donné, n rendu nos forces, et nous voulons encore ten la fortune. « Oger les prit pour des insensés, retourne à ces troupes, et leur dit l'intention ses cousins; les Français paraissent furieux d'a voir si longtemps attendu. Oger leur donne l signal et se retire ; mais à peine se sont-ils ébran lés, que Maugis, sortant du bois, fait glisser de troupes le long de la forêt; elles s'étaient avan cées, sans être aperçues, jusqu'à l'autre extré-mité de la plaine, et les Français se trouvèren enveloppés. Le premier qui s'offrit aux coups de Maugis fut Oger. Il le frappa d'un coup de lance : Oger voulait se venger; heureusement Bayard, sentant son maître, emporte Maugis auprès de lui, s'ouvrant un passage à travers les Français qu'il déchire avec ses dents, et que Maugis ren-verse avec sa lance.

Les Gascons pénètrent dans le centre des en-nemis, en font un horrible carnage; mais les troupes embusquées dans la forêt les arrêtent, les repoussent dans la plaine, et font partout ruisseler le sang. Renaud, monté sur Bayard, voit Oger, court à lui, et d'un coup de lance le jette à trois pas de son cheval : il descent aussi-tôt il arrête le cheval, et en le rendant à Oger :

« Comme notre parent, lui dit-il, vous ne vouliez pas tremper vos mains dans notre sang; mais vous avez conduit trois mille hommes contre vos cousins, trahis et désarmés. Allez, je suis assez vengé; mais je vous conseille de vous retirer. »

Oger revient sur Renaud, le frappe sur son casque et le fait chanceler. Il va redoubler lorsque surviennent Allard, Maugis, Guichard et leurs troupes, qui massacrent ce qui restait de Français ou les forcent de fuir; après quoi ils allèrent auprès de Richard.

FIN DU PREMIER VOLRME.





Imprim. de Pommeret et Moreau, quai des Grands-Augustins, 17.